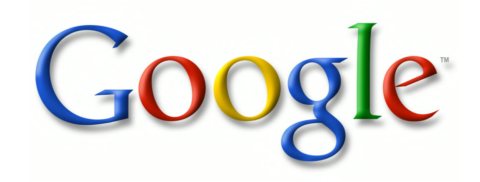
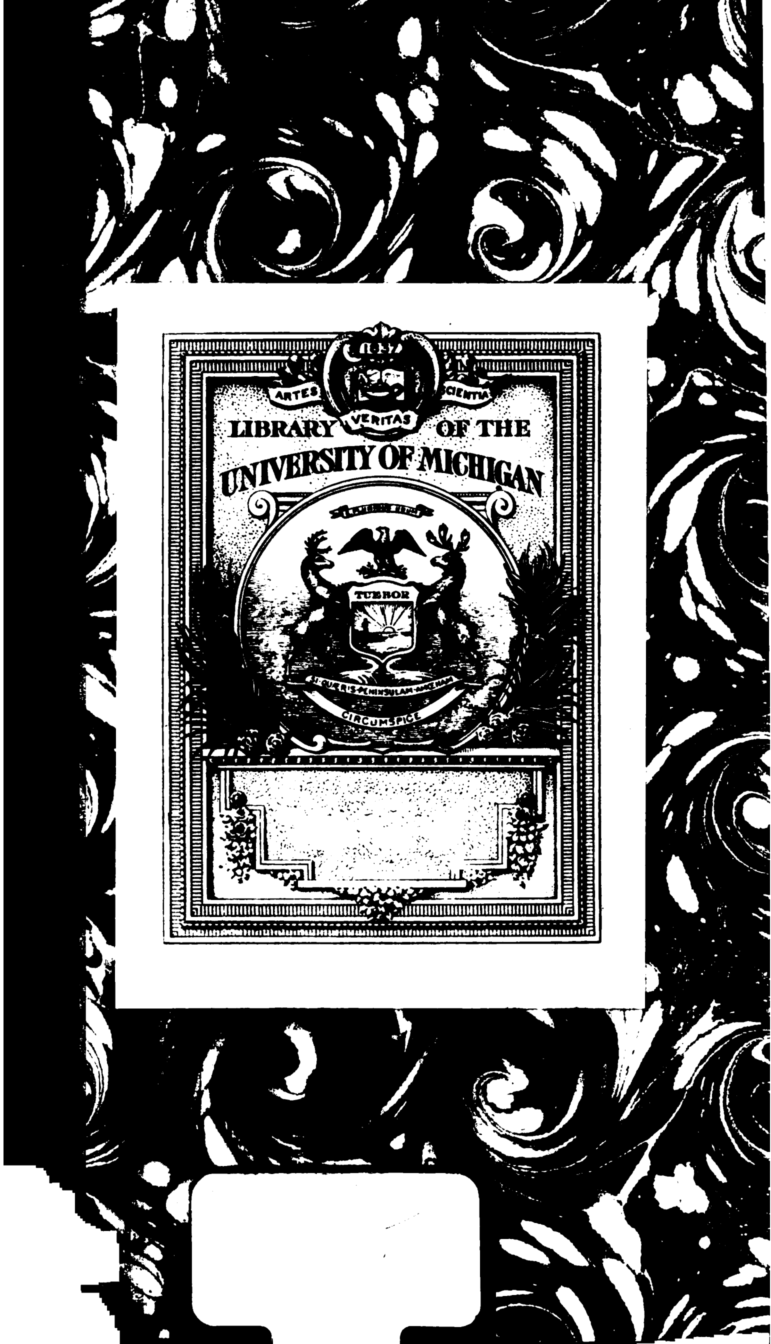




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





ZEPHIRA
ET
FIDGELLA

De l'Imprimerie de CHARLES, rue de Seine,
N° 16.

Bertrand-Quinquet, Mme. Suzanne (Girieux)

ZEPHIRA

ET

FIDGELLA,

OU

LES DÉBUTANTES DANS LE MONDE.

» Quand, à l'aurore de la vie,
» On est privé d'une mère chérie,
» On ne peut point aspirer au bonheur :
» Quand, du tombeau d'un bon père,
» On tombe dans des mains qui ne savent que plaire,
» Chaque pas dans la vie est une erreur.

PAR Mme ILLYRINE DE MORENCI.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ l'Auteur, rue Marceau St.-Honoré, No. 22. au Cabinet littéraire, au 1er étage.
Et tous les Marchands de nouveautés.

1806.

ZEPHIRA

ET

FIDGELLA,

OU

LES DÉBUTANTES

DANS LE MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Chûte.

On séduit aisément une ame encor novice,
Car la vertu consent un sacrifice.

ISMÉNÉE n'avait pas oublié ses amis ; mais confiante, elle estimait Ladislas ; elle les revit donc sans témoigner d'inquiétudes sur l'absence de Fidgella. Ce-

pendant elle demanda à Ladislas, pourquoi il ne l'avait pas suivie. Ladislas sourit et les salua.

Nos deux amies soupèrent seules, Fidgella n'osa pas ouvrir son cœur, on se retira.

Fidgella ne put se refuser aux réflexions. A peine en France, à peine délivrée des angoisses de la douleur, encore sous le joug des bienséances, débuter ainsi dans le monde ! depuis deux jours elle connait Isménée et déjà Ladislas est plus heureux que Valere : cette rapidité d'évènemens, contre lesquels la sagesse ne put rien, l'étonne. Aime-t-elle Ladislas ? cela est-il possible ! une femme peut-elle aimer le mortel qui s'appuye sur le bâton de Plutus pour passer à Cythère ? Non, l'amour est désintéressé ! le cœur ne calcule jamais, cependant quelque chose plaide pour Ladislas, il est presque mieux que Valere ! . . . . Mais non, non, nous ne pouvons écouter cet homme séduisant, tout nous ordonne de le fuir. . . cet écrin !..

serais-je déjà au nombre de ces femmes... pourrais-je . . . . m'en parer sans rougir ! . . Elle court dans l'appartement d'Isménée et lui demande le plus signalé service. Isménée sourit. Nous voulions rentrer dans nos bois, revoir nos champs, embrasser une sœur, ce bon ami, ce cher Adelphi. Ce Paris devenait ennuyeux. . . .

Isménée parut étonnée de ce langage : Fidgella est décidée et l'on se prépara au voyage.

Mitti servit le déjeûner, quelques admirateurs d'Isménée vinrent présenter leur respect aux dames, on fit de la musique, M. V....... (1), vint essayer un motet de sa composition; on parla chiffons, courses, théâtre, rien ne put distraire Fidgella. M. de Ladislas parut, on rougit; il embrassa Isménée et vint timidement rendre ses devoirs à Fidgella ; elle salua avec

(1) Délicieux harpiste de Paris, de la chambre de leurs Majestés.

embarras, mais sa figure prit une teinte plus riante.

On proposa une promenade aux Champs-Élysées, et l'on monta en voiture. Isménée donna à deviner à Ladislas le sujet sur lequel elle allait l'entretenir. Fidgella joua avec le bout de son fichu ; Ladislas crut à une plaisanterie et sourit. Isménée prit le sérieux et exigea qu'il devinât ; Fidgella ne savait qu'elle contenance tenir. Ladislas supplia Isménée d'abréger son supplice. Isménée lui apprit la résolution de Fidgella : sitôt, répartit Ladislas, tout surpris ! Oui, mon cher, ajouta Isménée, lasse des délices de Paris, mademoiselle leur préfère les simples jouissances des champs. Elle a lu *à quelque part*, un chant des Géorgiques, et animée d'un rustique enthousiasme, elle dépouille le satin pour revêtir le *Joui* : Ladislas pria Fidgella d'expliquer cette énigme. Fidgella confirma ce qu'avait dit Isménée. Ladislas lui témoigna ses regrets ; puis prenant le ton

de la sensibilité, il applaudit à Fidgella et l'entretint des plaisirs d'une solitude où le sentiment nous accompagnait ; Fidgella le regardait, elle était étonnée de voir ce langage dans la bouche d'un jeune homme adoré de toutes les femmes ; elle fut charmée de le voir approuver son projet et déjà. . .elle y sera seule, pensa-t-elle ! car comment bâtir à l'amour un temple au milieu des bruyères.

Le temps n'est plus où le pinceau d'Ovide,
Transformait une mare, en un torrent de Gnide.

Cette idée diminua un peu son enthousiasme ; puis revenant à ses premières réflexions, elle sourit en songeant que les attraits qui enchaînaient Ladislas concouraient à assurer son retour à la vertu. Isménée lut dans l'ame de Fidgella l'effet du discours de son amant ; elle vit ses irrésolutions et voulant la décider à abandonner ce triste Beauregard, elle dit à Ladislas qu'elle passerait l'hiver à Paris,

et qu'elle espérait réunir chez elle, tous les plaisirs de la capitale. Hé quoi ! dit Ladislas, vous laisseriez cette aimable enfant dans ses déserts ! elle y périra d'ennui ! Mon amie est sa maîtresse, répondit Isménée, elle veut que je retourne au foyer paternel, je l'accompagnerai, mais n'y resterai pas : quels agrémens offrent les champs dans cette saison ? à l'automne de la vie, penser à la retraite, sera convenable ; j'ai perdu mes belles années par la fausse application de principes douteux ; je veux jouir de celles qui me restent.

Fidgella était muette. Ladislas ne la reverrait plus, elle serait réduite aux vils hommages du vulgaire, aux soins glacés d'une parente, d'un vieillard ! de long jours s'écouleraient dans une excédante uniformité !!! La voiture rentrait à la petite maison . . . le dîner était servi, il fut froid. Le Prince les vint chercher. Fidgella n'osa affecter de l'humeur ; on l'aurait persiflée et

le ridicule est redoutable même à la vertu. Nous parûmes aux Italiens dans toute l'élégance des déesses de l'Olympe. Isménée était attendue chez un *personnage*, nous sortîmes au second acte.

Isménée supplia S. A. S. de faire les honneurs, et elle s'éclipsa; le Prince prétexta une affaire et laissa Fidgella sous les traits de l'amour.

Un paysage représentant une vue de la Loire, était en face de Fidgella; une maison annonçant l'aisance était non loin des bords, presqu'entourée par un bouquet de chênes, une grille en saillie ouvrait sur une riante verdure qui unissait la maison au fleuve, dont l'onde est sillonnée par une élégante chaloupe que conduit un charmant jeune homme, auquel sourit une famille intéressante. Ce tableau fixait l'attention de Fidgella et Ladislas était oublié.

Tout à la pensée de cette belle, Ladislas, en style amoureux, traça les occupations de la vie champêtre. Un coup d'œil tomba

sur lui : il parcourut les contrées où la nature est la plus libérale ; un sourire remercia le peintre. Un seul, de tous ces climats, convenait à Ladislas, le cœur de Fidgella vola au devant de sa pensée : c'est le beau site de Beauregard ; tout y est enchanteur. Et peut-être.. peut-être, s'écria Fidgella, cherchant à retrouver son ame dans celle de son amant. Peut-être ; dit Ladislas, j'y prendrais un pied à terre. . . . . Beauregard reprit de nouveaux charmes pour Fidgella, Paris lui déplut souverainement et le bonheur allait habiter dans son délicieux château ; Ladislas lisait dans les yeux de Fidgella, il y vit que le goût des champs ne tenait qu'à un sentiment de pudeur, il se leva et feignit d'apercevoir le paysage : il vint près de Fidgella et fit la comparaison des désordres de Paris avec le calme de ce qui les frappait. Fidgella était embrassée par son amant ; le feu des yeux de Ladislas mit la confusion dans ses idées ; les pensées rustiques s'évanouirent et

l'amour transforma leur fauteuil en un bosquet de roses.

Ladislas promit à son amante de la suivre où il lui plairait de se fixer.

Isménée vint embrasser Fidgella, elle la trouva déterminée à son départ.

La route fut embellie par les traits d'une ame heureuse. Isménée soupçonna que Ladislas avait jété les roses dont elle voyait le teint de Fidgella animé.

Voilà le séjour du bonheur, s'écria Fidgella avec satisfaction, en passant les frontières de ses domaines, en contemplant le pauvre dégoûtant qui lui demande un billet de dix sous; en voyant le paysan courbé sous le poids du jour, arrachant sa subsistance du sein d'une terre qui la lui refuse, en écoutant le cri parasite de ce mercier ambulant qui vend deux fois plus cher une marchandise de bas aloi. Voilà le pays où le *Joui* a plus de brillant que la soie. Voilà le sol où l'on sent son cœur! Un petit grain d'ironie se voyait dans cette excla-

mation. Isménée fut de l'avis de Fidgella.

Un des gens d'Isménée avait annoncé notre arrivée ; nous vîmes accourir le lent Adelphi et la grave Zephira : que sa sœur parut heureuse à Fidgella. Elle avait encore cette innocence que l'on estime tant, que l'on connait si peu ; elle était pure comme la rose : que la fleur qui parait son toquet (1) lui semblait préférable au superbe diamant !

Zephira ouvre la portière de la voiture, se jette dans les bras de sa sœur et la couvre de baisers. Fidgella ose à peine répondre à ses caresses. Adelphi lui prend la main et l'embrasse avec la tendresse d'un père. Pour un moment ce baiser en impose à son ame.

Fidgella revenue à ses champs, semblait avoir oublié la ville ; elle courait à sa ménagerie, à sa volière ; chacun des objets qu'elle avait chéris, obtint un souvenir. Une table simple la réunit à sa famille.

---

(1) Coëffure à la mode en 1793.

Isménée avait repris la dignité de madame de Beaulys ; elle égayait le repas par les agrémens d'un esprit cultivé. Elle pria Zephira et Adelphi de lui pardonner de leur avoir enlevé leur aimable compagne ; mais elle se justifia par les charmes qui attachaient à Fidgella. Nous rougîmes. Adelphi et Zephira remercièrent Isménée. M[ad]. de Beaulys embrassa et dit adieu à Fidgella, qui n'osa pas l'accompagner.

Zephira témoigna à sa sœur tout le plaisir qu'elle avait à la revoir : elle avait fait de si pénibles efforts pour se contenir dans les bornes de la bienséance, qu'elle ne sut plus comment exprimer sa joie. Elle lui apprit la visite de madame de Saint-Firmin, que son mariage était arrêté et devait se célébrer au premier jour. Fidgella félicita sa sœur et poussa un profond soupir. Hélas ! dit-elle à Zephira, je pouvais espérer que mon sort serait égal au tien ; mais l'hymen n'est plus fait pour moi. Ton bonheur fera

le mien ; des souvenirs amers vinrent fatiguer son cœur, elle se tut.

La sensible Zephira voulut sécher ses larmes ; Valere n'était pas le seul homme qui pût lui donner le bonheur. Il a obéi aux lois de la société, que Fidgella obéisse à la nature en travaillant à l'oublier. Fidgella sourit à l'intérêt que lui montrait sa sœur ; elle n'osa lui réveler les tourmens de son cœur, et préféra chercher, dans des occupations jadis si chères, une distraction presqu'impossible.

M. de Vénieux avait été surpris de rencontrer Fidgella avec madame de Beaulys, dans la société de S. A. S., connue pour un franc libertin ; il en avait conclu que Fidgella n'était plus l'ange de pureté. Il était brouillé avec son ingrat Mécène, mais le plaisir de jeter une goûte de venin, le conduisit chez M. d'Alfieri ; celui-ci sourit à l'aspect du *poète*, il le comprit ; mais agissant avec lui, en homme qui sait que l'intérêt est le but de bien des gens, il le reçut

reçut dans l'anti-chambre auprès d'un poële chargé des débris d'un déjeûner d'hommes. M. de Vénieux, accoutumé à ces honneurs, déroula son anecdote. M. d'Alfieri en sourit; c'était offrir un aliment à sa malignité. Pressé de contempler la victime des circonstances, il congédia l'historiographe et courut à Beauregard. Zephira vaquait aux plus vils soins du ménage à l'arrivée de l'oncle, il ne put affliger cette belle ame.

Adelphi pleura sur les erreurs de Fidgella, mais la discrétion anima l'accueil de l'amitié. Il se réjouit de la revoir; il réunit autour d'elle, tout ce qui pouvait ramener le plaisir; son attention descendit jusqu'à copier les diverses teintes dont s'ombrageait sa figure; il croyait n'en jamais faire assez pour rendre à elle-même sa pupille chérie.

La présence de Fidgella chassa la monotonie de Beauregard. M. de Vénieux ne faisait plus de ce séjour de paix, l'arène de

Thersite ; mademoiselle *le Bourg*, demeurait encore dans le village, mais elle ne s'occupait plus de ces petits amusemens qui mennent *aux champs pour un mois* ; elle n'avait plus d'amateurs et les objets de sa haine étaient trop estimés, pour tenter de nouvelles sorties ; elle vivait en femme modeste et laissait la philosophie au petit commis mécontent d'une sphère dans laquelle sa nullité le resserre. Elle apprit le retour de Fidgella et s'empressa de lui témoigner tout le plaisir qu'elle en ressentait. Les habitudes du château reprirent leur empire et Fidgella sembla une femme nouvelle.

Semblons aussi, dans nos mâles tableaux,
Un auteur, dont l'esprit imprègne les pinceaux,
Car rien, plus que l'esprit, n'ennuye un bon
Mécène ;
Et bientôt Apollon quittera l'Hypocrène.
On ne sait comment, vrai, répondre à vos désirs,
Lecteurs, depuis mille ans blasés sur les plaisirs.

CHAPITRE XV.

Couleurs variées.

Il n'est pas de plaisirs, rien ne contente l'ame,
Sans le calme des sens, une mystique flamme;
Nous nous plaisons au bruit, il faut des passions,
Mais nous ne voulons pas trop de sensations.

Beaulys était d'un triste désolant; la marquise y jetait la vie, la nouvelle de son retour y fit l'effet que produit un rayon du soleil dans le mois de décembre. Les paysans sortirent de leurs maisons, parés avec le soin qu'on ne remarque plus dans les villes; ils coururent au devant de leur dame, les femmes, les enfans portant des guirlandes entremêlées des produits du sol; les hommes poussèrent un kilomètre et firent retentir l'air de leurs cris de joie; la marquise leur sourit : dans leur ivresse, ils dételèrent son équipage et la traînèrent

en triomphe à travers du hameau. Madame de Beaulys recevait avec plaisir les hommages *simples* de ces *bons* villageois; elle était leur mère, c'était des enfans reconnaissans. Elle fit donner un ample souper à ces bonnes gens.

Nous jouissions du spectacle que nous offraient ces cœurs pleins de gratitude; notre nom dans toutes les bouches, était l'expression de leur plaisir. Madame de Beaulys aimait les jouissances, l'expansion du cœur fut suivie des délassemens de l'ame; au milieu de leur joie, les différens groupes regrettaient que Hugues et Martin, anciens du canton, ne partageassent point l'ivresse commune. Madame de Beaulys demanda la cause de leur absence; on lui apprit que leurs maisons avaient été enveloppées dans un incendie, et que ces malheureux avaient tout perdu.

La nuit était froide, elle fit échauffer une salle basse et ordonna que le bal continuerait jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de

danseurs. Elle sortit à pied et se rendit chez Hugues et Martin, ou pour mieux dire, chez l'honnête famille qui avait daigné les recevoir.

Où sont ces temps divins, où souriant à l'homme,
De ses pauvres moyens, l'on n'était économe ?
Cherchez-moi la vertu, chez tous nos laboureurs!
Du bon Beauregard (1), seul, j'ai vu couler les pleurs.

Elle vit ces malheureux qui oublièrent leur désastres; elle pourvut sur-le-champ aux premiers besoins, et récompensa le bon voisin qui n'avait pas calculé ses moyens pour servir l'infortune.

Cent ouvriers furent mis à l'ouvrage et le *décadi* (2) suivant on se demandait quels lieux avait dévorés le feu.

Rien ne berce plus voluptueusement que la main de la vertu; madame de Beaulys

(1) Fermier du canton de Marly, à Bechevel.

(2) Jour de fête de l'annuaire des Visigots du siècle.

n'était pourtant pas une sainte, mais nos cœurs complaisans admiraient en elle une du Châtelet ; elle pouvait donc, comme l'innocence, reposer sur un berceau de fleurs.

Livrée toute entière aux idées d'une ame bienfaisante, à son reveil madame de Beaulys songea avec plaisir aux nouveaux amis qu'elle pouvait faire, elle se leva, on annonça le citoyen procureur syndic, il venait en costume d'*étiquette*, (1) saluer madame, et lui porter les expressions de la reconnaissance publique ; madame fit servir un déjeûné *national*, et remit au magistrat d'hier une somme de *cinq pièces* d'or, pour distribuer aux moins aisés. Muet d'étonnement de voir tant de bontés dans une grande dame dont on éprouvait la munificence depuis longues années, mais que quelques philantropes peignaient hier comme un tyran, le

(1) Expression qui veut dire habit décent.

citoyen procureur syndic ne put que prendre le métal perfide, dévorer une croûte de pâté et se retirer à reculons en faisant deux cents génuflexions.

Heureuse, Isménée abandonna pour un moment le spectacle, que lui offrait la bienfaisance, pour songer à Beauregard. Qu'y faisait l'innocente Fidgella ? Sans doute en proie aux remords importuns, elle s'occupait, par le calme d'une vie simple, à oublier d'involontaires écarts. Isménée sourit, de jeunes yeux ne passent pas sans cligner, du brillant d'un salon magnifique, au sombre d'une chaumière ; elle redouta les coups de l'ennui et voulut épargner à cette ame neuve le supplice de l'insipidité.

Fidgella errait souvent dans les bosquets nus de son parc ; les ravages de l'hiver n'altéraient point la tranquillité de son ame ; et peut-être Isménée allait-elle s'effacer de sa mémoire, si Agnés ne l'eût avertie que M. Adelphi l'attendait. Madame de Saint-Firmin et son fils étaient

venus demander à dîner. Madame de Saint-Firmin embrassa Fidgella, comme une jeune personne qui appartenait à sa future bru.

Agnès annonça le jockei de madame de Beaulys, ce nom rappela Fidgella à d'anciennes idées; elle rougit un peu, mais la vertu ayant repris tout son empire, elle reprit sa tranquillité. Henry présenta à Adelphi le projet d'une loterie, au profit des malheureux, dont l'objet était un écrin magnifique: Adelphi trouva que neuf louis étaient un don trop généreux pour de petites fortunes; Fidgella sortit et rentra avec le prix d'un billet, qu'elle remit à Henry: Zephira se récria sur la folie d'une telle action; madame de Saint-Firmin pensa qu'une belle ame pouvait consentir à un tel don, mais qu'on pouvait abuser de cette facilité, elle donna un écu; Saint-Firmin ne vit que le motif, il en estima plus Fidgella et s'empressa de l'imiter en donnant dix-huit louis au nom de Zephira.

Madame de Saint-Firmin estimait trop son fils pour soupçonner une satyre de ce qu'elle avait dit, elle le loua d'un procédé dont l'amour lui parut le moteur, elle ajouta à la collecte un demi-louis, et Henry sortit charmé du succès de sa course.

Madame de Beaulys impatiente de savoir ce qui s'était passé à Beauregard, avait dirigé ses pas vers ce village; ses yeux embrassaient l'horizon et ne voyaient pas Henry accourant de toute la vîtesse de son cheval : Henry ne vit pas madame, tant il était pressé d'arriver.

Madame de Beaulys ennuyée d'errer sur la route, accusa le pauvre domestique et rentra de mauvaise humeur; Henry descellait son cheval, il le quitta lorsqu'il aperçut madame; elle l'entraîna dans son cabinet et sans lui laisser ouvrir la bouche, elle lui demanda ce qu'il avait fait; Henry vida ses poches sur le bureau. Mme de Beaulys redouta que son plan fût déconcerté, elle remplit sa liste de noms pris au hasard,

et le surlendemain la gazette publia les numéros, dont aucun n'était pris par nos héros.

Fidgella devenue simple comme la nature ne songeait plus à sa libéralité, quoique Zephira, chargée des dépenses, l'en plaisantât souvent; ce sera une robe de moins, pensait la jeune déesse, et dans ce pays trois mois de plus ne fanent pas une parure. Zephira pensait aussi que la couturière n'y trouverait pas son compte et que les premières personnes auxquelles une ame noble se doit, ce sont les gens utiles. L'apparition de madame de Beau-lys mit fin à cette conversation, elle donnait la journée à ses amis; on la reçut en femme de qualité; madame de Saint-Firmin et Adelphi firent les honneurs, tandis que ses pupilles, ...

. . . .

D'une assez dextre main, chargèrent l'acajou,
D'un lait appétissant, de là miche et du chou.

Adelphi qui ne crut pas la fête complète

sans Euterpe, invita ses pupilles à exécuter un air nouveau de Gabriel L....

Fidgella et Zephira accompagnées par M. de Saint-Firmin se mirent au piano.

En vain je suis l'ambitieux,
Le chagrin fatigue sa vie ;
Le guerrier qui singe les dieux,
Que bientôt, là, la gloire oublie:
Mon cœur, borné comme un heureux,
Ne connaît qu'une jouissance !!!
C'est le plaisir de l'amoureux,
Ou de sourire à l'indigence.

Dit Saint-Firmin en lançant à Zephira un regard de feu ; elle rougit et reprit.

Que l'amour donne d'heureux jours,
Sont-ce ceux de la bienfaisance?
Le bienfait nous élève aux dieux,
L'amour a-t-il cette puissance?

Un coup-d'œil semblait interroger Saint-Firmin. Madame de Beaulys demanda la permission de toucher ; elle repartit.

La vertu peut plaire aux humains,
Mais elle cède à l'indigence ;
Tandis que Dieu dans ses desseins,
A l'amour donna sa puissance.

En prononçant ces vers elle jeta un coup-d'œil indifférent sur Fidgella ; ce cœur était régénéré, elle ne fut pas comprise.

Saint-Firmin, défenseur zélé des bienséances, jeta à madame de Beaulys un coup-d'œil sévère et se mit à son tour au piano.

Quand un mortel audacieux,
Pour le bonheur prend sa folie;
S'il parvient à fixer les yeux,
Ce sont ceux des fils de Thalie:
Du simple, sous le toit obscur,
Cette doctrine est dangereuse.....

Fidgella se réveilla au feu de Saint-Firmin, elle fut surprise qu'on osât méditer d'introduire le vice dans l'asile de l'amitié ; elle continua.

Le cœur sourit de l'être impur.
Mal caché sous sa forme heureuse.

Madame de Beaulys consentit à s'avouer vaincue et sourit à la froide Fidgella. On se mit à table. Malgré les blessures reçues dans

dans ce petit assaut, la gaieté anima le festin Mme de Beaulys exprima le regret que la loterie n'eût eu le succès espéré, le numéro était tombé à des mains inconnues, mais les *communes* qui avaient été l'objet de cette collecte, étaient libéralement soulagées ; personne ne dit mot et l'on savoura tranquillement le cidre et le *pays*.

Le ciel est beau, il est trois heures, on craignit que la monotonie ne fatiguât une dame de la vieille cour, et l'on proposa une promenade au pavillon du plaisir.

A peine avions-nous mis le pied sur la lisière du parc, qu'une députation du *Conservatoire de musique*, charma les airs d'accens mélodieux : que veut dire ceci! pensa Adelphi; on entra dans le pavillon, un fauteuil était sur une estrade et d'autres s'étendaient autour, un *Gobelin* couvrait le carreau, trop frais pour des pieds accoutumés au chausson de cour. Eh! mon Dieu! s'écrie Zephira, que de luxe! quel Saint honore-t-on aujourd'hui? La symphonie

continuait, une voix sonore et belle, répondit :

A la vertu, nous portons les hommages
Des cieux !
Et de ses heureux,
La terre y joint les suffrages.
Sur ce trône érigé par de sensibles cœurs,
Hélas ! indignes d'elle !
Elevons bonne et belle,
Et que tout la comble d'honneurs.

La musique entoura le pavillon qu'une main invisible avait changé en colonne de feu ; toute la société conduisit madame de Beaulys au trône, elle en descendit et y plaça la modeste Fidgella. Le citoyen procureur syndic, à la tête des villages qu'avait secourus Fidgella, s'avança en grand costume, il prononça un discours, que je vais, lecteurs, vous rendre en alexandrins.

Quand le ciel, des vertus, voulut donner l'emblême,
Il crut ne faire mieux que se peindre lui-même,
Et la douce beauté vint nous offrir ses traits.

Du suprême moteur, courbant sous les bienfaits,

Nous dûmes dans son sein, rapporter notre joie,
En sa fille, honorant ses dons les plus parfaits,
Il veut que ses enfans deviennent vos sujets.

Permettez, qu'à vos pieds, notre ame se déploie?
Que, sur ce front si beau, ma main pose ces fleurs,
Emblême bien moins pur, encore que nos cœurs.

La noblesse du maintien, le son de voix du citoyen procureur, jetèrent Fidgella dans un embarras visible; elle ne put s'opposer à ce qu'il la couronnât : le *Magistrat* reçut des mains du directeur de l'école primaire, une corbeille de fleurs, fermée, il s'agenouilla et se retira à la gauche de Fidgella; une troupe de jeunes villageois exécuta un pas champêtre.

Une table somptueuse termina la fête, et on laissa notre héroïne se repaître à loisir des surprises de cette soirée.

Rentrés au salon, madame de Beaulys avoua qu'elle était convaincue que les plaisirs de la vertu, sont plus flatteurs que les jouissances du vulgaire des riches. Zephira sourit; madame de Saint-Firmin invita

Fidgella à mettre la société de moitié dans le plaisir que promettait la corbeille mystérieuse! elle l'ouvrit en rougissant ; mais, quel fut l'étonnement de la pauvre Fidgella, l'écrin de la surveille se présente à sa vue, embelli par ce que la galanterie a de plus ingénieux ; le chiffre F. L. en or enfermé dans un médaillon enrichi de diamans et posant sur un fond d'azur.

Fidgella reconnaît l'auteur de cette loterie, de la fête, le fin procureur syndic; et son cœur ne pouvant suffire à tant de sensations, elle tomba dans les bras de Beaulys en balbutiant, ha! mon amie! Adelphi est stupéfait de la richesse du don de la reconnaissance ; il craint de pénétrer la vérité : Fidgella pressée sur le sein de *l'amitié*, renait au plaisir, elle sourit à Beaulys ; cette dame craignant les derniers efforts d'une pudeur mourante, lui présente l'écrin ouvert : Fidgella jouit et admire. Saint-Firmin se récria sur la richesse de ce cadeau, il la félicita de son

bonheur. Mme de Saint-Firmin s'extasiait sur le joli des bijoux. La marquise l'embrassait avec transport, on aurait cru voir une mère jouir de sa fille. Fidgella fit mille excuses sur son accident ; tout le monde la caressa et se livra à la joie que donne un évènement heureux. Fidgella ne se méprit pas au ton de son tuteur, mais les attentions de madame de Beaulys en diminuèrent l'amertume.

L'écrin lui fut présenté par M. de Saint-Firmin ; Zephira un peu jalouse, demanda à sa sœur, quel serait l'emploi de ces richesses ; leur fortune interdisait le faste. Fidgella répondit en passant au doigt de Zephira une bague de prix ; puis choisissant un petit cœur de rubis, elle l'offrit à madame de Beaulys, qui le reçut avec satisfaction. Un jonc d'un joli travail dérida le front du bon Adelphi. Mme de St.-Firmin s'étonna de cette prodigalité, elle

On croit à cinquante ans devoir régner partout,
Et l'on jase, souvent, sans consulter le goût,

crut entrevoir un emploi plus sage de cette fortune, en achetant de Zephira la portion dans la propriété, et en lui faisant une dot. Les avantages d'une jouissance entière compenseront l'inutilité de nos attraits dans un désert.

Fidgella adopta cet avis. Madame de Beaulys, suivant le prix qu'elle y mettait, promit que, le lendemain, le tabellion apporterait l'acte de *transfert*. Mais réfléchissant, Fidgella déclara ne consentir à cet arrangement, qu'à condition qu'Adelphi resterait avec elle et lui continuerait son amitié. Adelphi, les larmes aux yeux, baisa la main de sa pupille. Toute la compagnie applaudit à une aussi sage décision. Que de sentimens délicieux se partageaient Fidgella ! c'en était fait, l'amour avait enlevé un cœur à la *simplicité*, mais quelle place occupaït Isménée en son ame ? l'amitié, ce sentiment est d'un froid ! ô génie de Domergue ! crée un mot qui peigne ce qu'éprouve pour son sexe un sexe sensible ?

Madame de Beaulys salua la société, émerveillée de la noblesse de ses manières. Madame de Saint-Firmin brûlant d'acquérir une amie en une femme de cette qualité, lui demanda la permission de l'inviter au mariage de Zephira avec son fils ; elle y mit tant de graces que madame la Marquise ne put refuser.

Fidgella la serra sur son cœur et lui remit l'écrin fortuné, en la priant d'en disposer comme on l'avait décidé. Madame de Beaulys s'éloigna, emportant la commune estime ; tout le monde se sépara satisfait d'un aussi agréable impromptu.

Dans la solitude de son appartement, chacun réfléchit sur les évènemens, suivant la force de son génie, et graces aux douces habitudes des champs, on se fût donné carrière, si l'attentif Morphée n'eût chargé les songes de transporter nos amis dans les régions du plaisir.

Ces courses-là, lecteur, ne te fatiguent pas!
Depuis qu'en la sagesse on croit voir des appas,

L'impertubable Adelphi, et si l'exemple m'autorise à me servir de l'expression, le philosophe Adelphi était seul tranquille, il jouissait de sa position : les idées que, malgré les vieux principes, les mœurs du temps nous font adopter, lui fermaient les yeux sur les fautes de ... Fidgella ; ravi du bonheur de cette intéressante enfant, il se plaisait à mille projets pour arrondir son petit domaine : son amitié franchissait le présent et voyait un brillant avenir : on passe une bonne nuit, quand l'ame, affaiblie par les ans, ne se perd point dans le labyrinthe de l'ambition.

Je n'ai de bonne nuit, que quand près de Lindet
J'ai pu guider Plutus, de ses plaisirs distrait.

Fidgella moins calme rêvassait aux folies du jour ; elle souriait de ses plaisirs, de cette scène ; elle rougit du petit combat du piano, elle pensait à .... au passé : l'écrin lui plaisait, mais, incertaine dans ses idées, un moment elle le regrettait,

un instant elle s'applaudissait de l'avoir fait servir à l'acquisition de la terre. Une pensée, qui naissait de cette idée, lui faisait se féliciter de sa conduite ; ce bon Adelphi, il coulera près de Fidgella, des jours heureux ; et comme ou est flatté de se dire je serai la vie de ce qui m'entoure, Fidgella se promenait déjà dans les douze ou quinze maisons qui composaient le district de Beauregard, et jetait le *corset* à pleines mains.

Dans ce délire d'une imagination féconde, Ladislas osa se croire à sa place dans la perspective Un regard vagabond l'aperçut et lui sourit.

C'est à toi, Ladislas, que je dois ces plaisirs,
Je puis, de ton image, amuser mes loisirs.

Se disait Fidgella et Fidgella se crut à Paris.

Zephira allait atteindre le but que se propose une fille que de bons principes guident dans la vie : hé bien ! elle n'était pas contente ; la fortune de Fidgella occupait

son ame ; quelqu'aimable que fût Saint-Firmin, elle eût consenti à rester dans un état que maudissait sa sœur.

Du dégoûtant reptile, au monarque des cieux,
Si je devine bien, nul ne doit être heureux.

Madame de Saint-Firmin souriait avec complaisance à Fidgella ; elle avait des soins, elle faisait son éloge ; elle en parlait au froid Saint Firmin, comme d'une personne qu'elle apprenait à connaître. Son fils souriait et n'en aimait que plus Zephira. Mais Zephira placée par la nature au rang des femmes dont on ne parle pas, fut bientôt éclipsée par sa sœur que madame de Saint-Firmin se plaisait à fêter. Fidgella instruite, par l'amour, de la morale du monde, appréciait madame de Saint-Firmin et ne lui donnait que les momens que la politesse lui demandait.

Les éloges brillans d'un cercle intéressé, les hommages de l'amour, ne pouvaient donner à Fidgella cette satisfaction qui

naît de la pureté de l'ame. Elle contemplait avec un plaisir mêlé de honte, le bonheur de Zephira, et lui comparait celui dont elle aurait joui avec Valere. . . . . . Ladislas s'offrit à son idée : un frémissement involontaire la saisit ; elle resta dans une sorte d'anéantissement.

Madame de Beaulys la surprit dans cet état pénible, et par mille caresses la rendit à la tranquillité. Fidgella la couvrit de baisers et versa ses chagrins dans le sein de son amie.

Je vous l'ai fait pressentir, belle Fidgella, dit la marquise avec bonté ; vous n'êtes pas née pour la solitude : dans ce siècle il faut se livrer au moment ; douze heures, de séjour dans un hameau libéralement traité par la nature, sont plus que suffisantes pour ramener à Paris. Rentrez dans une ville où votre fortune vous appele. Fidgella ne pouvait quitter Adelphi et en supposant qu'il la suivît, elle se donnerait un censeur. Pouvait-elle se livrer aux séductions

de son âge, sans être exposée à la malignité d'un *parent*, aux jugemens d'une mère, charmée d'avoir soustrait un fils au deshonneur ? Ladislas, lui-même, consentirait-il à serrer des nœuds que l'opinion romprait ? madame de Beaulys sourit de l'innoncente ; elle parvint à dissiper ces vapeurs et l'on descendit au salon.

Madame de Saint - Firmin présenta ses très-humbles respects à madame la marquise, elle se félicita du bonheur dont elle jouissait à la posséder. On passa dans le cabinet d'Adelphi. Mme la Marquise remit au bon ami, une somme de soixante-quinze mille francs. Adelphi les présenta à Fidgella. Le bon homme, en vieillard scrupuleux, allait entrer dans des détails qui ne peuvent plaire qu'au légiste tortueux ; les deux sœurs le supplièrent d'agréer leurs remercîmens de ce qu'il avait fait. Mais Adelphi ne put garder le silence sur un accident qui avait gêné leur fermier, Fidgella prit sur elle de dédommager l'honnête villageois

villageois auquel elle devait sa fortune. Ces évènemens devaient changer le fond du contrat, convenu quelques jours avant. Mme. de Saint-Firmin ordonna à son fils de courir chez M. *Bucan*, notaire public à la résidence de Myral. Madame de Beaulys daigna arrêter le jeune homme; son jockei était expédié à l'étude de l'ex-notaire royal. Madame de Saint-Firmin qui brûlait de voir terminer une affaire aussi bien entamée, dit à son fils de minuter les articles du contrat; Fidgella déclara rembourser la portion appartenante à sa sœur et déposer entre les mains de madame de St-Firmin, une somme de quinze mille livres pour la dot de Zephira; somme qui n'était qu'une simple avance de ses revenus.

Mme. de St-Firmin se jeta au col de la divine enfant. Zephira embrassa les genoux de sa cadette chérie. M. de St-Firmin quitta la plume et protesta que le premier article lui convenait, mais qu'il ne pouvait accepter la dot : laissons, ajouta-t-il, au commis,

au financier ou au gentilhomme dépravé, le soin de bâtir ou de relever leur fortune sur les fagots de Cythère ; un homme qui aime, estime sa femme au-dessus de Plutus. . . Ma fortune est égale à mes désirs, mais fût-elle inférieure, je suis homme : il embrassa Zephira et raya la dot. Madame de St-Firmin n'osa point combattre son fils, mais elle le désapprouvait ; pourquoi fouler aux pieds un bijou que l'on peut ramasser.

La bonne St-Firmin ressemble à beaucoup d'êtres,
Dont les temps sont les maîtres.

Fidgella applaudit à la grandeur d'ame de Saint-Firmin, mais elle le pria d'examiner que, dans toutes les classes, il était d'usage de parer une épouse le jour de ses noces et quecette dot n'était que le présent de la piété fraternelle. St-Firmin se rendit. Fidgella semblait être vraiment ce que le fin procureur-syndic l'avait peinte ; l'intérêt qu'elle prenait à sa sœur, ce combat

de générosité entr'elle et Saint-Firmin, avaient élevé son ame et donnaient à sa figure un éclat angélique. On s'embrassa en signe d'alliance, mais les hommages se portèrent sur Fidgella ; on ne pouvait se lasser de l'admirer.

Il est de ces mortels, d'un heureux caractère,
Plaisant sans soin, sans art asservissant la terre.

La gratitude du vulgaire a quelque chose de lourd qui nous excède ; pour s'y soustraire Fidgella fit demander Félix ; le bon fermier enchanté de voir sa jeune *Bourgeoise* accourut à ses ordres ; elle fit servir des rafraîchissemens.

Car, ainsi qu'un poëte ; à l'aspect d'un vin vieux,
Le paysan est tout yeux.

On brisa le flacon et l'on prêta toutes ses oreilles. A la nouvelle de la transmission de propriété, Félix ne contint pas sa joie ; Fidgella en affaiblit l'expression en lui demandant si Zephira avait pu lui dé-

plaire. Félix, fin comme le normand M..., fit l'éloge de Zephira en termes équivoques, et ajouta qu'il était bien content de son mariage, et que c'était le motif de sa joie. Fidgella lui remit la quittance du semestre courant et les quatre louis qu'il lui avait prêtés. Félix tomba aux genoux de sa jeune dame. Elle le congédia. Elle trouva le *juris-consulte* avec les futurs. Tout fut arrangé à notre gré, et la cérémonie indiquée au décadi suivant. Madame de Beaulys décida qu'elle serait faite à sa terre.

La noble Fidgella s'échappa de Beauregard et courut à Paris; *Mengo*, la jeune *Ramony*, et tout ce que Paris renferme d'ouvriers les plus célèbres fut employé: le troisième jour elle revint chargée de trois énormes cartons; elle rentra avec le même mystère et déposa tout dans la chambre de sa sœur.

Enfin le jour heureux, le seul jour où l'on vit,
Aperçut l'hyménée, assis auprès du lit.

Deux voitures de la marquise de Beaulys

conduisirent les époux en triomphe ; madame de Beaulys représentait la mère de Zephira, Adelphi et l'honnête Félix étaient les témoins ; les citoyens Darcis et Broli accompagnaient madame de Saint-Firmin. Henry, sans lequel on n'eût eu de bonnes fêtes, avait rassemblé les paysans ; un sable frais, faisait une route unie ; tout l'ameublement du hameau se drapait dans l'avenue, et une vingtaine de citoyens actifs bordait la haie du château à la chapelle, située dans un pavillon séparé. Monsieur l'abbé de Beaulard, prieur de Beaulys, prêtre que le crédit de madame, avec soustrait aux empressemens de la philosophie, donna la bénédiction au bruit de la mousqueterie ; on se rendit ensuite dans la grande salle d'apparat, où le citoyen agent municipal inscrivit les époux sur la liste des cœurs bien nés. Un dîner et le bal fermèrent la journée. Point, il est vrai, de prestiges, d'enchantemens, de vers chantés à grand orchestre, mais

c'était le premier feuillet d'un livre dont la mort écrit le mot : fin ; et l'on fut content d'échapper aux incertitudes de l'avenir.

On rentra à Beauregard ; l'aimable Fidgella avait fait charger tous les arbres de pots à feu : de cent en cent pas un orchestre exécutait des airs analogues à la fête. La grille, le château étaient illuminés avec l'élégance que l'amateur admire dans les réjouissances de la ville et département de Paris. Une société brillante reçut nos *heureux*. On dansa, à minuit toutes les fenètres s'ouvrirent et le plus joli feu d'artifice vint appeler à d'autres sensations ; un transparent posé au pavillon de plaisir, représentait les bustes des époux couronnés de roses, enlacés de branches de myrthes on lisait ces vers inspirés par la vertu.

O vous que la vertu trouva fidèles,
D'amour vous coupez les ailes ;
Le bonheur filera des jours,
Unis par de pures amours.

Zephira, Adelphi et Beaulys nommèrent l'auteur de cette surprise.

On ne peut pas toujours rire, surtout lorsqu'on est au dernier jour d'un long noviciat; la société enleva la couronne virginale et disparut.

Toujours complaisante madame de Beaulys emmena Fidgella et laissa les époux en possession de *Beauregard.*

Le nud de la nuit rendit Fidgella à elle-même; elle ne put s'empêcher de remarquer la bisarerie de sa destinée. Toujours des réminiscences ! lui disait Beaulys ! pourquoi comparer ?.. que possède votre sœur que vous ne puissiez dédaigner ? le calme des petites gens ! *un mari* ! *un mari !* le plus souvent un tyran. Sacrifier au plus modeste des dieux, des jours, des attraits que mademoiselle Lange enviera ! Ces regrets sont au-dessous de votre ame et vous vous estimez assez pour laisser à votre sœur un bien, qui ne peut en être un pour vous.

Vous êtes libre Fidgella, dame d'une terre charmante, courons à Paris et enchaînons cette ville à notre char ; — mais mon amie je serai privée de cette jouissance que l'on ne trouve que dans ce mariage. . . . Beaulys sourit . . et le titre de madame ! faut-il consentir à être toujours mademoiselle ? — Et les *Tencin*, les *Deshoulières*, les *Ninon*, ces femmes que le siècle nomme encore *avec admiration*, furent-elles mariées ? non, au sein d'une douce liberté, elles jouirent de tous les privilèges d'une *sainte* union ; la société veut des femmes ; le titre de *madame* précédera notre nom. Aujourd'hui que l'inconséquent plébéien ne voit plus ces femmes qu'il aimait à citer comme les sources d'un ordre illustre, une qualité réussit à Paris. Imitez-moi, mes paysans fiers d'être *citoyens* ménacèrent d'abord mes jours ; des gens d'esprit avaient lancé des traits que le plus léger souffle a pu arrêter, et je suis plus aimée que jamais. Je n'ai point fait

repeindre mes armes et nul ne me nomme que par le titre de Marquise. Ha ! mon amie, le peuple est l'esclave du génie...... Vous paraîtrez à Paris sous le nom de comtesse de Beauregard ; vous avez douze mille livres de rentes, vingt ans, vous êtes répandue dans le monde, vous aurez à votre table des poëtes, des savans, des philosophes ; aux charmes d'une jolie figure vous joindrez le brillant d'une réputation ; vous êtes une femme que tout recherchera. — Au milieu de ce tourbillon, mon amie, l'estime publique me suivra-t-elle ? ce peuple, dont les jugemens sont, dit-on, ceux de Dieu... Le peuple, dit madame de Beaulys, et je ne parle pas de la populace, ne sait rien, est versatile, inconstant, n'a que de fausses idées de l'honneur, de la vertu ; sous le règne de la philosophie, il est lâche et fanatique : sous un prince magnanime, il sera grand.

Je me rappele encor, de ce Charles-le-Grand,
Le Français, sous ce règne, assis au premier rang

Tandis que dans ces jours d'alarmes,
Le Français de la gloire, est insensible aux charmes.
Le Français n'est point né pour cette abjection,
Mais du génie, il veut la noble impulsion.

Conduisons-nous, comme nous le voulons, mais le décorum ! les gens que la nature a élevé au rang des maîtres de la terre, doivent assez d'estime au peuple pour lui en imposer.

N'imitons point cet être, abandonné du goût,
Que la soif du plaisir entraînera partout :
Que le délicieux d'une amoureuse flamme,
Reste dans le secret de notre pudique ame.

Fidgella était à moitié séduite. On s'endormit bercée d'idées séduisantes et l'on s'éveilla philosophe.

Morphée eut tort cette fois. Pleins d'une amoureuse ivresse, nos époux étaient tout à un bonheur longtemps désiré. La formule de l'amour fut chiffonnée vingt fois et vingt fois récopiée. Enfin le Dieu, que l'amour charge de rendre à la raison le sage et le fou, se plaça entre eux et défendit

au soleil de paraître avant d'avoir atteint le milieu du globe.

Accoutumée à dévancer l'aurore, Zephira se leva à midi, ses yeux se refusaient aux rayons du jour, elle quitte le temple de l'hymen, mais effrayée des inquiétudes qu'elle ressent elle craint une maladie; son époux l'attire sur ses genoux et mille baisers lui font oublier cette première atteinte.

Madame de Saint-Firmin les surprend dans ce moment et les serre sur son sein; madame de Saint-Firmin fit servir un déjeûné de Lyon, et l'on ne songea plus qu'aux délices d'une première nuit de noces. Elle instruisit ses enfans que les soins d'un nouveau ménage l'appelaient à Paris; elle les engagea à quitter Beauregard au reçu d'un courrier; elle les embrassa et s'éloigna.

Adelphi vint donner le bon jour à Zephira, il embrassa St-Firmin et sourit avec lui des malheurs des escarmouches.

Empressée de tout disposer pour recevoir la fille de son cœur, madame de Saint-Firmin, à son arrivée à Paris, appela auprès d'elle, ce que Paris a d'amateurs. *Allais* avait déjà ouvert son magasin, quand M. de Vénieux s'offrit à ses regards ; madame de Saint-Firmin ne le connaissait pas, elle le crut artiste à son air délié ; elle le reçut en conséquence, et commençait l'exquisse de ses projets, quand M. de Vénieux l'arrêta et d'un ton grave, lui annonça sa qualité. Madame de St-Firmin pâlit, monsieur de Vénieux la rassura et prétendit qu'une bagatelle de dix mille fr. lui suffirait. Madame de Saint-Firmin n'osa refuser ; elle ne douta point que sa fille ne consentît, à garder quelques jours encore sa délicieuse obscurité, mais elle n'avait que cinq mille francs et n'osait offrir cette bêtise ; elle pria M. de Vénieux de lui donner quelques jours, engageant sa parole de le satisfaire. M. de Vénieux, homme du monde la salua et lui tourna le dos.

dos. Elle courut à Beauregard, et sonda son fils. Saint-Firmin au nom de Vénieux fulmina, mais il craignit une scène et approuva sa mère ; il fallut toute l'éloquence de l'amour pour obtenir la permission d'une courte absence. On effeuilla tous les rosiers de Beauregard et l'on vola à Paris.

M. de Vénieux n'avait point pardonné à son heureux rival ; il cherchait un moyen de le contrarier : il ne put empêcher ce mariage, mais comme dans le monde on se rapproche, il avait apprit ce que valait madame de Saint-Firmin et avait souri. Affectant la délicatesse d'un homme que les circonstances seules guident, il avait bien voulu céder aux égards. Il se doutait que l'heureux Saint-Firmin voudrait lui-même terminer cette affaire, il avait laissé un billet à son portier. M. de Saint-Firmin soupçonna la pensée de M. de Vénieux; un billet écrit de la main d'une femme assigna un rendez-vous au

prudent littérateur. Une femme ! ce peut-être Zephira ! quel bonheur ! notre poëte, plus fort en *théologie* qu'habile dans l'art dramatique, répondit qu'il attendait l'inconnue. M. de St-Firmin, vêtu en jeune homme du jour, entra chez le mignon des Muses; celui-ci, s'attendant à une bonne fortune, était occupé à chausser un velours à rayes, superbe, et une botte élégante. Il s'étonna de l'apparition de M. de St-Firmin; affectant un sourire gracieux, et sans se lever, il lui demanda à quel motif on devait un tel honneur. . . . . . Saint-Firmin fixait le poëte et admirait l'amour que se portait ce grimaud; cette insolence pour ceux qu'il croyait des inférieurs; il lui remit le billet : Vénieux sourit, et supplia M. de Saint-Firmin de remettre au lendemain une visite que les circonstances ne permettaient pas. Saint-Firmin prenant le même ton, lui observa que lui-même avait donné le rendez-vous. Vénieux, toujours de l'air d'un heureux qui soupire

après le plaisir, fit un pas vers la porte : Saint-Firmin prit le ton de dignité qui convient à l'homme que le hasard jette devant un faquin ; il lui demanda qui il était pour se jouer d'un homme honnête : il lui demanda sa quittance et le pria de recevoir la somme qu'il avait spécifiée. Vénieux comprit, et lisant la noblesse dans les yeux de Saint-Firmin, il s'empressa de se défaire d'un visage importun, et les *billets de confiance* allèrent se loger aux *Capucines*.

Ce que l'on s'était proposé, n'était plus possible ; il fallut renoncer à inscrire Zephira sur la liste des jolies femmes de Paris, et se résoudre à la triste nécessité d'en faire une *dame de paroisse.* On revint à Beauregard fort mécontent de retarder la prise d'état ; un sourire de Zephira dissipa ces brouillards, et l'on ne pensa plus qu'au prochain voyage.

Adelphi et Fidgella désiraient faire groupe dans le tableau du triomphe de l'amour ;

modeste, madame de Saint-Firmin peignit le désordre d'une maison depuis long-temps abandonnée aux habitans de l'air; toujours bien pour ses maîtres, mais ne présentant aucun attrait à l'ami de la nature. Elle pria qu'on lui laissât quelques jours: Adelphi accéda, mais Fidgella insista; elle voulait saluer, la première, dans ses domaines, sa chère sœur du titre de *madame*, la belle maman fit taire l'amour propre et l'on résolut de dévancer l'aurore.

Qui de vous l'aurait cru, perspicaces lecteurs?
Les boutons du rosier ne jettent tous des fleurs.

CHAPITRE II.

Joli petit tableau.

Chacun devrait rester au rang de sa naissance,
Rien ne peut excuser une vaine alliance :
Les plus grandes vertus, ne nous illustrent pas,
Et du noble G...... (1), je ris de l'embarras.

Au crépuscule, M. *Proni*, l'artiste à la mode, qui de Paris était venu faire la fortune de Beauregard, arrangea nos cheveux en voyage ; à huit heures la célèbre *Canéani* nous apporta deux rotondes de course ; à neuf heures, M. *Bordié*, fameux palefrenier des élégans du département, nous amena le karrick nouveau ; à dix heures le gras *Grimod*, le cuisinier du canton, nous servit un déjeûner digne des

(1) Bourgeois de Paris, dont son père fut secrétaire du roi, pendant vingt-quatre henres.

plus fameux palais de Paris ; à onze heures, fraîches comme Vénus sortant du temple de Mars, nous nous enfermâmes dans le *quinze francs*.

De jeunes personnes aiment les voyages, c'est une distraction et, quand on a vu long-temps le même endroit, une course est un grand plaisir ; mais je ne sais quel démon nous donna la main pour monter en voiture, la gaieté disparut. Saint-Firmin était bien le libérateur de Fidgella, mais il était l'époux de Zephira, et les feuilles de myrthe lui couvraient les yeux. Nous quittâmes les riches côteaux de S.-G., les bords rians de l'Oise et de la Seine nous arrachèrent un sourire ; nous entrâmes dans les landes de ... et nous mîmes le pied dans les sables de . . . . c'est là, au fond de quelques bruyères exposé à tous les caprices de la société d'Eole, qu'est situé le château de Souci, célèbre, dit-on, par le luxe et les fêtes d'un certain châtelain, dont la puissance, la plus *conséquente* du canton,

s'étendait sur un rayon de deux lieues d'un sol dévoré par le soleil, et dont le nom ne s'est pas trouvé dans la bibliothèque du docte *Lecointe*. Nos chevaux, quoique conduits par le citoyen Duperet, le plus fameux cocher de la république, tiraient la langue, et nous ajoutâmes le plaisir de parcourir à pied ce jardin d'un style nouveau, à l'impatience de voir nos vassaux s'empresser sur nos pas sans doute madame de Saint-Firmin nous ménageait une surprise, car son front était radieux ; nous arrivâmes à une maison très-élevée, garnie de quatre observatoires ; nous descendîmes dans une espèce de pré où quelques moutons erraient en choisissant l'herbe la moins haute ; nous montâmes un escalier dont les degrés annonçaient la disette de pierre dans le lieu ; nous pénétrâmes dans une vaste pièce, où jadis le seigneur tenait cour plénière. Nous nous regardions ; madame de Saint - Firmin souriait, son fils avait l'air philosophe. Nous entrâmes dans une

chambre assez jolie, dont les murs annonçaient l'antique illustration ; des dessins au blanc d'Espagne, très-jolis, représentaient les bustes des possesseurs du château. Une table, qu'un microscope n'aurait pu nous montrer, pliait sous les rafraîchissemens. Un tabouret, dont un lambeau de cuir attestait le moderne, servit à deux. Un banc offrit son uni à madame de Saint-Firmin et à son fils, nous nous assîmes. Nous ne parlerons pas du service ; nous ne rédigeons pas la carte du C. Méot et l'homme simple qui nous lira, s'amusera à l'imaginer. Nous avalâmes un pot de bierre et après la première croûte, madame de Saint-Firmin nous fit les honneurs de son castel.

Quelque gai que l'on soit naturellement, une position nouvelle donne toujours à l'esprit une certaine impression. . . Fidgella répondit gravement à la dame du lieu ; elle peignit le bonheur qui attendait Zephira, et les agrémens inconnus du site ;

elle félicita madame de Saint-Firmin sur le choix d'un tel séjour pour le début d'une jeune épouse, elle regretta que la même félicité ne lui fût pas permise.

Zephira, un peu plus en situation, souriait à son époux ; Saint - Firmin sentit que sa mie s'habituerait difficilement à la solitude délicieuse de son noble manoir.

Madame de St-Firmin, enchantée de l'air satisfait de Fidgella, et comptant à peu près pour rien la volonté de Zephira, promena ses hôtes dans son domaine. Dans le système actuel, en l'an de liberté 2e de la république française, la maison seigneuriale de *Souci* pouvait s'estimer dix-huit cents francs, ce qui fait un capital de dix-huit mille francs ; *ce qui*, dans la disposition d'esprit de nos nobles plébéïens, était plus que de l'aisance. Zephira ne disait mot, Fidgella portait la main à sa tête et boitait ; madame de St-Firmin, ex-baronne de Souci, assigna à M. de Saint - Firmin l'appartement le plus joli

du château, ensuite on soupa ; au dessert on déploya le registre de la maison. Constante dans son plan de sagesse, madame de St-Firmin ne garda qu'une paysanne qui, pour servir et habiller trois personnes, soigner la basse-cour et faire la cuisine, ne demandait, entretien compris, que cinquante francs ; le cabriolet de joncs, qui servait le dimanche à transporter la dame chez ses voisins, fut transformé en charrette devant servir aux travaux du labourage. M. Modeste, vieux cheval manceau, céda au citoyen Danière, excellent mulet de race parisienne. Un vaste domaine rapportant beaucoup trop pour une petite dépense, madame de Saint-Firmin avait aliéné une grande partie de ses terres et les fonds devaient servir à meubler le manoir, dont les appartemens inutiles tomberaient sous le marteau. Fort content des dispositions de madame de St-Firmin, chacun alla se coucher : Fidgella, seule, donna cours à ses idées. Avec cinq mille liv.

de rente on a, quelques soient nos idées, une propriété plus riante. . . Quand on pense, le bonheur s'évanouit : Fidgella donna un moment au sommeil. Zephira soupirait, Saint-Firmin s'apercevait que l'esprit voyagait entre Beauregard et Souci, et que Souci s'était emparé de l'esprit ; il doubla de soins, ses caresses allégèrent le cœur de quelques inquiétudes.

Femme du grand monde, madame de Saint-Firmin n'avait pas résolu d'enterrer tout de suite sa belle-fille ; après le dîné, elle se rendit chez les principaux ; après elle, Fidgella avait repris sa gaieté et marchait avec plus de plaisir. Honorés de l'attention de madame la Baronne, messieurs le *Vidame des Chalumeaux*, ancien trompête des gardes du corps, retiré avec 700 livres de pension et un bras de moins, le *seigneur d'Evrard*, sous-lieutenant de cavalerie, depuis trente ans jouissant des honneurs militaires après quinze jours de services, et *baron des Bordes*, conseiller

à l'élection du lieu, déployèrent tout le luxe des antiques chevaliers. Fidgella eut le dez chez ces seigneurs; on parla noblesse et modes, de ses anciens plaisirs et de la présente sagesse. Madame la Baronne accepta un pot de cidre chez ces Messieurs et regagna son château.

On s'accoutume à tout, et après trois jours de résidance à Souci, Fidgella soupira pour Beauregard. Zephira était moins facile à séduire, mais la présence et l'amour d'un époux, l'espoir de faire de Souci un Richelieu, diminuèrent son ennui. Madame de Saint-Firmin jouissait; Fidgella était difficile, mais ne restant pas au château, ses observations n'auraient aucune influence sur sa sœur. Fidgella, huit jours après son arrivée à Souci, alla saluer madame de Saint-Firmin qui lui prodigua les plus tendres caresses; elle serra Zephira dans ses bras et lui souhaita le bonheur.

Les charmes de Souci disparurent avec Fidgella; Zephira frémit de sa solitude. On

On a beau faire, à cinquante ans,
Le plaisir fuit notre présence;
Eût-on les charmes du printemps,
L'ame a perdu son éloquence:
Jeunesse, au milieu d'un désert,
D'un époux, malgré la tendresse,
Sent que bientôt, son cœur se perd;
L'amour joue et n'a plus d'ivresse.

Mais Zephira aimait, Saint-Firmin était plus vif que jamais; peu à peu une position que l'on ne peut changer, perdit de son horreur et la douceur d'être mère vint arracher cette aimable enfant au supplice d'une imagination fatiguée.

Comme toutes les jeunes têtes qui ne savent ce qu'elle désirent, Zephira entrevoyait, dans un fils, une source de plaisirs; déjà berceau, layettes, bourlet, jouets, tout amusait la future mère; mais nous n'y étions pas; cet espoir qui animait notre existence s'évanouit à l'instant même où nous croyons atteindre le but. M. de Vénieux, s'étonnant de la facilité de Saint-Firmin, crut

que les bruits publics étaient, suivant l'usage, des propos insignifians : il multiplia ses enquêtes et découvrit des gens auxquels ses avis firent le plus grand plaisir. M. de Vénieux supputa et trouva, en souriant, que M. de St-Firmin était propriétaire d'une mine ou qu'il allait endosser l'habit du C. *Genty*, *l'aîné*. Nous connaissions M. de Saint-Firmin et sa prudence cacherait à Zephira les faits que nous voulions qu'elle connût ; en conséquence une lettre signée d'un nom respectable arriva à Souci.

Zephira stupéfaite ne put croire à tant de perfidie dans un homme à qui elle devait la vie ; puis revenant à son amour elle soupçonna un jeu de l'envie. Inquiet du contenu d'une lettre adressée à sa femme, Saint-Firmin entra chez elle sur la pointe du pied ; il lut le fatal billet, il vit le doute animer les traits de Zephira, il en redouta l'effet sur une âme aussi sensible, il tomba à ses genoux ; il lui

avoua tout. La lettre tomba sur le plancher et Zephira ne vit plus que des malheurs dont sa tendresse était le remède. Cette nouvelle ajouta un bouton à la fleur qui faisait l'ornement de leur jardin.

Saint-Firmin accusait sa complaisance ; sa mère, sa faiblesse et l'excellente Zephira jetait quelques fleurs dans le cercle Il fallut remplir quelques pouces de l'abyme qui était ouvert sous nos pas, la bonne enfant remit à son époux, bijoux inutiles, robes, peu de mise dans le pays.

Saint - Firmin à ce sublime sacrifice tomba aux genoux de sa divine femme, et la déifia ! Madame de St-Firmin enchérit encore, si cela eût été possible ; elle ne trouvait point d'expressions et je crois que, si l'on eût pu allier la sainteté des principes d'une bonne éducation avec le délire des passions, madame de Saint - Firmin eût été disposée à mettre la vieille table sur le banc et le tabouret et à y monter Zephira, qu'elle eût adoré comme une déesse !!!

Fais tout ce que je veux, dans ma folie,
Mon cher, je te déifie,
Mais ! ! ! . . . .

Cependant rendue au calme de la raison, Zephira regardait la bague que lui avait donnée sa sœur, avec un plaisir qui doublait les regrets du sacrifice ; c'était le seul bien qui la rappelât à son souvenir et l'on sait dans le monde

Que donner ce qu'on doit à l'estime des siens,
C'est rompre tout accord, et briser tous liens.

Mais Fidgella instruite du motif sacré qui nous engage, loin de nous blâmer, nous serrera sur son cœur. Ha ! cependant il nous fallut tout le pouvoir de l'amour pour nous déterminer ; mais un coup d'œil sur ce sein palpitant sous les efforts de l'être intéressant, qui bientôt allait enrichir le domaine de l'hymen, nous ouvrit le cœur de cette bonne sœur et l'amour l'emporta.

Si les plaisirs charment les tourmens de la grossesse, les chagrins en avancent le terme. Zephira écrivit à sa sœur qu'elle l'attendait pour recevoir un fils.

Le bon Adelphi ne put retenir quelques larmes en fixant l'aride sol que madame de Saint-Firmin appelait sa terre ; les deux sœurs se comblèrent de caresses, le petit poupon n'attendait que mademoiselle sa tante ; elle avait apporté ce qui peut embellir l'aurore de la vie.

Alménaïde s'élança de Souci dans le sein de la gaieté. Fidgella sentait le mal de Zephira, elle appela les plaisirs ; tous les cultivateurs (1) des environs furent invités au baptême d'Alménaïde, et Zephira se crut à Beauregard.

Charmée de voir dans sa fille un nouvel objet d'amour, une source de soins qui allaient en être une de plaisirs, Zephira oublia sa solitude, et tout Paris n'aurait pas eu de charmes pour elle. Saint-Firmin ne quittait plus sa femme, ainsi que *Baltazard* ; il partageait les soins de l'éducation et souvent un baiser brûlant sur un

(1) Titre qui équivaut à celui de gentilhomme, l'orgueil prend toutes les formes

sein de lys, en rarefiait le lait. Autant Fidgella aimait sa sœur, autant elle craignait de trop la distraire ; le plus joli manoir habité avec une riante société n'est qu'un tombeau quand on y reste seul. Nos cœurs s'unirent pour la seconde fois et souhaitant plus de calme que de bonheur à cette Zephira si chérie, on toucha à Beauregard.

Nous n'y restâmes point, nous établîmes Adelphi seigneur de ce joli séjour, et nous volâmes chez l'aimable Marquise. Nous fûmes reçue à bras ouverts. La Marquise souffrait avec peine l'absence de sa jeune amie ; elle n'était pas assez forte pour tenter seule une scène. Vous êtes à moi, chère enfant, lui dit madame de Beaulys, vous ne me quitterez plus : *le bonheur* habite chez votre sœur, venez résider dans le séjour des plaisirs. Ha ! l'une et l'autre de ces déités n'existent que dans l'esprit.

Pour nous, lecteurs, qui voulons le saisir,
Après un court repos nous irons le courir.

CHAPITRE III.

Mémoires de madame de Beaulys.

**Le peuple, des vertus, n'eut jamais l'héroïsme,
Au cœur du plébéïen, Satan mit l'égoïsme.**

ISMÉNÉE et Fidgella en tendres amies partageaient la même chambre; leur existence allait être uniforme; certes! leurs ames ne pouvaient se separer. Le jour, les plaisirs que permet une campagne à la fin de l'automne; et la nuit, le journal de la journée. Fidgella écoutant la voix de la pudeur ne souriait pas toujours aux brillantes réflexions de Beaulys, mais elle cédait à l'ascendant de cette dernière. Fatiguées, un soir, d'une partie, elles étaient occupées à rendre à la nature des charmes trop admirés par la créature, Isménée prête à s'enfoncer dans la grotte de Morphée, congédia ses femmes, et atti-

rant Fidgella près d'elle, elle lui donna un baiser. La jeune personne enlaça Beaulys et toutes deux pour un moment se livrèrent à la tendre amitié. Beaulys quitta Fidgella, elle alluma toutes les bougies, et plaçant une gaze au-devant, elle ménagea une voluptueuse clarté. Un lit de repos la reçut et sablant un Malaga de quelques années, elle apostropha sa charmante compagne.

« Sans doute, lui dit-elle, vous avez été surprise de la liberté de mes principes ; une éducation sévère les condamne, mais la société y sourit ; comme le don de votre cœur est ce que j'estime le plus, je vais, par l'exquisse de ma vie, justifier ma conduite. Peut-être votre ame angélique me pardonnera-t-elle quelques écarts.

» Je suis née de gens à qui il ne manqua pour être illustres que d'honorables services, mais qui se dédommageaient du second rang, en songeant qu'ils étaient reçus chez le Bailli, le notaire et le receveur des tailles. Mon père, soit par goût,

caprice ou par esprit d'indépendance, joint au désir de dominer, habitait sur un sol agreste, la maison la plus élevée ; il avait pu atteindre au but : père d'une nombreuse famille que plus que de l'aisance lui permettait d'élever avec soin, estimé, considéré, ses jours étaient tissus de *fils de soie et d'or.*

A peine j'atteignais mon quinzième printemps, et déjà mille adorateurs entouraient mon char. Tous étaient faits pour flatter l'amour propre, mais mon cœur avait distingué le marquis de Beaulys ; nos pères aimaient la chasse, le marquis plus connaisseur préférait Vénus à Diane ; mais si Vénus n'a que des colombes, elles sont plus cruelles que les chiens de la déesse des forêts. Le vieux marquis lut dans les yeux de son fils et lui signifia que Mars attendait ses enfans ; le marquis connaissait son père, il céda : son valet de chambre m'annonça cet arrêt, un billet me demandait un rendez-vous, je le griffonnai à la

hâte et Césaire revola vers son maître.

> **Oui nous traitons l'amour avec légéreté,**
> **Hé ! le froid sentiment éteint la volupté !**

Phébé depuis une heure consolait le voyageur de l'absence de son frère, quand j'arrivai au taillis de Gnide. Beaulys me peignit en termes passionnés les tourmens de l'absence, nous pleurâmes ; enchanté de voir mon cœur répondre au sien, il me proposa de l'accompagner.

> **Je ne crus pas devoir à l'amitié d'un père,**
> **De lui conserver pure une fille trop chère.**

J'avais lu, *Félicia*, et je m'élancai dans une chaise de poste que le prévoyant Beaulys avait amenée. Nous partîmes avec la promptitude de gens qui croient entendre tous les sermons du pédantisme paternel, mais nous n'atteignions pas encore la forêt voisine, quand d'aimables rodeurs, devinant l'équipée de mon amant, et jaloux de son bonheur, prièrent le postillon d'ac-

cepter un rafraîchissement, pendant que ses maîtres daigneraient visiter leur domaine. A leur son de voix un peu rauque par l'effet du serein, le postillon ne les reconnut pas, et il ne crut pas devoir répondre à leur honnêteté. Irrités de ce qu'ils croyaient un refus, on mit à terre le valet trop timide ; Beaulys s'étonna de cette hardiesse, on le fit descendre sans plus de façons ; quand à moi, étourdie de cette rencontre, je me serais laissée conduire partout, si l'écho n'eût averti *nos amis*, que des gens plus aimables les attendaient derrière nous. Le postillon hors de route et M. de Beaulys encore étonné de la courtoisie de ces seigneurs riverains, nous nous vîmes obligés d'attendre le jour. Le voyageur qui probablement avait reçu les hospitaliers de la forêt d'un air à leur ôter la volonté d'insister, ce voyageur s'empressa de nous secourir ; mais quelle fut notre surprise ! ce complaisant mortel était le marquis de Beaulys : quelle contrariété !

Homme comme il faut, le marquis conduisit la belle voyageuse chez un garde champêtre, il nous fit prodiguer les soins que voulait la situation ; un de ses valets courut à son château, en ramena une berline et profitant d'un sommeil profond il me reconduisit chez mon père, et partit pour Paris avec son fils : on n'est pas plus galant !

Midi s'était effacé du cadran, lorsque j'ouvris les yeux ; loin d'être fatiguée par les caresses d'un amant heureux, je me vis dans une tranquillité délicieuse : je crus rêver : mais le désordre de mon cœur me rappela à la réalité. Je frémis de ma position ; élevée dans les scrupules d'un état saint, je n'envisageai plus que la honte de ma faute. Cette idée prit sur ma santé, fuyant tout le monde, j'étais pour moi même un objet d'horreur, pâle, défigurée, je pensais au but de l'humanité, quand Césaire se présenta à mes yeux, sous le costume d'une mère de famille infortunée.

Ainsi

Ainsi qu'en nos romans, nommés tableau du cœur,
Pour me séduire, amour prit le ton du malheur.

Tendre, comme un malheureux, je m'appitoyai sur le sort de cette infortunée ; Césaire me nomma, mon cœur battit, il allait se faire reconnaître quand deux gendarmes nationaux, chargés par une police sage de débarrasser le voyageur du spectacle dégoûtant d'une fausse misère, arrivèrent chez mon père ; ils s'emparèrent de la malheureuse et l'interrogèrent. Tu és *suspecte*, lui dit le brigadier, il la fixa, des bottes, qu'elle cachait mal sous l'ampleur du jupon, la trahirent, on découvrit à mes yeux, le trop fidèle Césaire. Fouillé, on lui trouva un billet à l'adresse d'Isménée ; je le réclamai, ma mère le demanda et le fatal secret se dévoila. Ma mère réclama Césaire au nom du citoyen Beaulys, et nos gendarmes s'éloignèrent fort contens.

Nulle considération ne ferme la bouche d'un valet ; les environs surent mon aventure avant que les gendarmes eussent passé le seuil ; ma mère, ayant à cœur de faire cesser ces discours, m'envoya à une douzaine de lieues à Che...le, chez sa mère ; elle espérait lasser le marquis et me rendre à la raison.

Je ris de tout mon cœur de ces pauvres parens,
Dont la trentième année efface le printemps.

Mais que peut la prudence des hommes contre la volonté du destin ! J'étais née pour entrer dans le second ordre du royaume, pour y être au dernier rang, pour briller dans les bosquets de Paphos, n'était-il pas plus simple, au lieu de m'accabler sous les fers pesans de l'ennuyeuse raison, d'étudier mon caractère et de me couronner de myrthes ? mais l'illustration de messieurs de Beaulys était-elle compatible avec la haute roture de mon père ? On peut être philosophe quand on nâquit

d'une *chanoinesse* (1) ou d'un *greffier* (2), mais on cède au plaisir d'être noble quand de nombreux services nous distinguent.

Césaire, digne fils des *Dumaniant* (3), ne tarda pas à savoir le lieu de ma retraite. Sous le costume du *bon valet*, il se présenta chez ma grand-maman. Jugez de mon trouble en recevant un billet ; il devina ma faiblesse et se retira un moment. L'aimable Beaulys, l'émule de nos paladins, se peignait avec les traits de l'amour ; brûlant, suivant l'usage, d'un feu plus ardent par la contrariété, il me proposait un hymen secret, et, pour me déterminer, employant l'aphorisme à la mode il y a trente ans, il me dit : *l'amour n' connait pas ces distanc' là !* Vous sentez ma chère amie que cette offre me parut superbe.

Mais je ne voulus rien précipiter ; réflé-

(1) Lerond, dit d'Alembert.

(2) Arouet, dit Voltaire.

(3) L'auteur dramatique, dont les valets ont le plus de ces talens qui mènent à la place de ville

chissant, la première fois depuis dix-huit ans, je pensai, me souvenant de mes lectures, que ma grand-mère, à raison de son âge, verrait mes amours avec des yeux plus favorables ; je souris à cette judicieuse réflexion, et je fus caresser ma bonne aïeule : comme je l'avais prévu, ma *tendre* mère approuva mon plan, et écrivit à sa fille que sa présence était nécessaire à Che...le.

Ma mère d'abord répéta tous les lieux communs de nos poëtes boueux, puis séduite, et par l'éloge de Beaulys auquel se plaisait l'amitié de sa mère pour moi et par le titre de marquis, auquel l'espérance de revoir la monarchie, donnait plus d'éclat ; ma mère accéda à nos vœux ; il fut décidé que ma grand-mère écrirait au marquis, que l'on ne souffrirait de délai que le temps nécessaire aux plus urgentes formalités. M. le Marquis arriva la nuit même de ce jour heureux ; il fut enchanté de l'assurance de posséder sa divine Isménée.

Ma bonne maman connaissait les passions ; elle ne voulut pas que l'avenue du palais d'hyménée devînt le parterre de Gnide ; la vigilante Isoline, son ancienne femme de chambre et elle, épièrent nos pas ; le marquis se vit observé, il en pesta intérieurement, mais l'amour y gagna.

Quelles délices nous enivrèrent pendant ces vingt-quatre heures ! comme nous étions tendres ! combien de sermens scellèrent un amour que la liberté aurait tué. Ivre de bonheur, M. le marquis me quitta pour donner ses ordres.

Mon père avait été sondé ; mais tout aussi vain de la pureté de sa bourgeoisie, que M. le marquis était fier de son antiquité, mon père avait refusé de consentir à ce qu'il appelait son déshonneur : « les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, dit le sublime auteur des révolutions de Paris » ; mon père, un peu jacobite, pensait de même ; ma mère

perdant tout espoir, ne parla plus de moi, et mon père sembla m'avoir oubliée.

Malgré ces contrariétés le jour heureux arriva, le vif Beaulys descendit chez ma grand-mère, et nous annonça qu'il fallait prévenir le ministre du culte ; qu'il avait affaire à la ville et que, graces à la vîtesse d'un cheval qui avait huit postes dans les jambes, il serait de retour pour l'heure de la félicité.

Ravie, la grand-maman expédia la bonne Isoline, sur l'âne de la maison, à ma mère ; celle-ci, escortée de mon oncle et d'un frère aîné, arriva le surlendemain, avec les articles du contrat : le tendre Beaulys souscrivit aux conditions de ma famille et enchérit, en m'accordant cinquante mille francs de rente, suivant le style du jour, assis, par première hypothèque, sur une terre du quadruple de la valeur. Un écrin magnifique scella ces arrangemens. Le vénérable pontife arriva, en costume à la mode ; personne ne soup-

çonna son caractère ; il avait besoin de ce voile pour échapper à l'inquisition philosophique : nous descendîmes dans un caveau, où depuis six mois le père des humains, chassé des cœurs de ses enfans, s'était réfugié ; le masque de la folie tomba et l'homme de Dieu parut dans toute la majesté du sacerdoce.

Ma mère, mes oncle et frère, ma bonne grand-mère, me prodiguèrent leurs saintes caresses ; le marquis reçut et rendit les complimens ; il posa sur mon sein la décoration de l'ordre de l'hyménée, consistant en un portrait de mon époux, enrichi de diamans. Ce signe de l'amour me fit le plus grand plaisir.

Sous les voûtes de la nature, nous parvînmes au trône de l'hymen ; l'amour, revêtu d'un brillant carquois, rempli de traits nouveaux, pour un moment prit la place de son frère.

Isoline aimait le marquis, c'était un seigneur qui joignait, au mérite d'être

persécuté par le vulgaire, les qualités d'un cœur *extrèmement noble* ; elle ne manqua pas de toucher la sonnette à midi ; un consommé délicieux nous rappela à la vie : mon aimable, que je suis froide ! mon adorable époux était à mes pieds, il sourit à la prévoyante soubrette et la renvoya avec un cornet de dragées. La bonne Isoline sentit la fabrique de *Sage* (1), et sortit en exprimant sa joie à la manière des Hotentots.

Nous vérouillâmes la porte sur le dos d'Isoline, et l'amour nous vola la dernière cuillerée.

Tout est motif pour la jeunesse,
Le réveil et le saut au lit ;
Tout sert sa brûlante ivresse :
Et même, admirant son adresse,
La raison le céde à l'esprit.
C'est dans ces doux momens, qu'on estime la vie,
Mais vous les connaissez ces délices, amie !
Mais si, dans ces momens, j'ai cueilli quelques fleurs,

---

(1) Administrateur des monnaies.

Que le repos qui suit, eut pour moi de douceurs !
On n'est plus, mais on vit, mais on n'est que par l'ame !
De son flambeau mourant, renouvellant la flamme,
Eros dans le repos, songe à d'autres amours.
Si l'on veut dérober, une existence heureuse,
Du farouche malheur, à la puissance affreuse,
C'est dans ces doux momens qu'il faut finir ses jours.

Beaulys alla dans le cabinet voisin se livrer à son valet de chambre ; je sonnai Isoline. Elle m'apporta le négligé de Vénus quand, de ses bras, Mars s'élance dans les près de la gloire.

Beaulys, revêtu d'une carmagnole élégante et les cheveux parfumés d'huile antique.

Ainsi que ces héros dont l'héroïque ton,
Ne peut admettre au camp, le décent Amidon.

Beaulys vint m'offrir la ressemblance d'Adonis, partant pour la chasse. Un baiser fut l'expression de ce nouveau plaisir et nous descendîmes au salon.

D'accord avec l'hymen,
Caressés par la nature,
Que notre joie était pure,
La vertu tressait ce lien.

Beaulys me présenta à mes mamans, elles nous comblèrent de caresses ; mon frère et mon oncle ne tarissaient pas sur le marquis ; charmés d'un bonheur qu'ils n'avaient pas espéré.

Mes parens, pour la dernière fois, nous serrèrent sur leur cœur et partirent.

Beaulys les suivit de près ; il avait renoncé au dessein de suivre les officiers de son corps, il pensait

Que plus tendre qu'ambitieux,
Joseph-le-Fort, des siens, riait de la démence ;
Que de Louis les frères odieux,
Trompaient la commune espérance.
Combattre pour ses tyrans,
N'est pas noble, il l'avoue,
Au milieu du chaos, où le destin se joue.
Beaulys a vu l'étoile, effroi du temps.

Beaulys était capitaine dans une demi-

brigade de dragons, il reçut ses ordres et me *jura* de nouveau un éternel amour.

Seule dans ces lieux dont l'amour venait de s'éloigner, je me repaissais des illusions d'un cœur ivre de son bonheur. Tout respirait sa présence. Non, ma chère Fidgella, jamais mortelle ne fût heureuse comme moi ! Cet évènement qui ajoute à à l'ivresse d'un premier amour vint combler ma félicité. J'écrivis à Beaulys que bientôt sa patrie allait lui devoir un citoyen : en garnison à une trentaine de kilomètres, il arriva pour nommer son enfant. La plume la plus exercée aux tableaux de l'amour maternel, ne peut peindre ce qu'éprouve un jeune homme qui se voit renaître... Césaire et Isoline le tinrent sur les fonds et je me consacrai à l'emploi si doux d'élever un enfant.

Deux fois la brûlante canicule vit les jeux de l'amour ; le bonheur semblait avoir trompé l'orgueil paternel : Mon fils était le nœud de notre félicité, et ce joli

enfant promettait d'être ce qu'était son père.

Le marquis de Beaulys fut frappé de paralysie et quelques jours après il descendit dans la nuit éternelle. Mme. de Beaulys sollicita son fils à songer qu'il était le chef de sa maison. Mon époux éluda le plus longtemps qu'il pût, mais fatigué de ce qu'il traitait d'importunités, il lui déclara son mariage Elle s'emporta, l'accusa de désobéissance aux ordres d'un père, puis désira nous voir ; Beaulys adhèra à ce désir : Mme. de Beaulys donna ses ordres. Beaulys veut sortir, mais sa mère le retient et l'on monte en voiture avant qu'il puisse dire un mot au cocher. Césaire, homme rare, devine le marquis, il donne l'adresse au cocher en lui glissant un double louis, on part ; le domestique arrive à toute selle chez moi, j'entends le bruit, mon cœur tressaille, je me précipite à la porte, je crois tomber dans les bras d'un époux et c'est Césaire : il me prévient

prévient de la visite que je vais recevoir et disparaît.

Je fus avertir ma bonne maman, elle fut enchantée ; mais je modérai son plaisir en témoignant vouloir rester inconnue et ne devoir l'amitié de cette dame qu'à mes soins et à sa reconnaissance ; ma bonne mère rit à cette idée et donna ses instructions.

Un caraco d'un beau bazin, serrait ma taille, un ruban vert ceignait mon front et arrêtait mal ma noire chevelure, dont les tresses se jouaient sur mes épaules. Mon fils, en petit fourreau blanc, était joli comme son père ; je fus me placer dans un bosquet en face de la grille, et déployant les chefs-d'œuvre de Méhul et de Monsigny, je fis taire les vens, charmés de mes accords. Des nuages de poussière m'annoncèrent Mme. de Beaulys, je repris ma guitare et chantai ces couplets qui peignaient ma situation.

O vous ! qui possédez une ame,
Qui savourez nos douces fleurs,
Souriez d'amoureuse flamme,
Au mien venez mêler vos cœurs?
Pour être bien heureux,
Il faut que l'on soit deux ;
Elise entendit ce langage,
Depuis deux ans, bonheur est son partage.

Madame de Beaulys approchait : son fils croyait m'entendre.

L'orgueil arrêtant la nature,
Voulut qu'on pliât sous ses lois ;
Elise, simple créature,
Du village plaisait aux rois,
On voulut la punir,
Amour la soutenir,
Qui, du combat, eut l'avantage ?
Le cœur, d'amour, qui comprit le langage.

La voiture s'arrêta ; Mme. de Beaulys ordonna d'aller au petit pas ; elle mit la tête à la portière, fixa les yeux sur la grille, je me tus et m'enfonçai dans le bosquet. La voiture roula, mais un instant après Césaire accourut à la grande porte

demander du secours pour sa maîtesse dont la voiture avait versé à peu de distance du parc.

Ma bonne mère, moi, et tous nos gens courûmes à Mme. de Beaulys, elle était plus effrayée que malade; mais son fils doublait ses inquiétudes, par l'altération de ses traits. Elle consentit à céder à nos instances, et tandis que son fils volait à la ville, elle entra soutenue sur nous, dans la maison de sa *fille*. Elisabeth était toute troublée; fatiguée de ses plaintes, sa maîtresse lui dit que ses douleurs étaient moins vives. Marcel conduit par Isoline alla noyer dans un plat de civet, le chagrin de passer pour un mal-adroit.

Nous portâmes tous nos soins à Mme. de Beaulys; elle était émue, nous lui présentâmes des cordiaux, Adonis les lui offrait; elle parut charmée des graces de ce marmot, elle lui donna quelques bonbons, l'embrassa et demanda en souriant qu'elle était la mère de ce joli poupon, Adonis me sauta au cou.

Mme. de Beaulys tout à fait remise, nous fixa ma bonne maman et moi, et nous pria de lui dire à quelles personnes elle devait tant de reconnaissance.

Je suis, madame, dit ma bonne maman, la veuve du président de Guérin. Ce nom m'est connu, dit la marquise, elle soupira: il est cruel d'être veuve, madame, mais au moins voici un rejeton qui peut calmer votre douleur : je suis moins heureuse que vous, je suis veuve aussi, mais...quelques larmes remplirent ses yeux : et madame est votre fille ou belle fille ?—Ma petite fille ! — Sans doute un gendre digne de votre nom et de sa beauté. . . —Oui madame. . . Un soupir interrompit la présidente. Le petit bonhomme sauta sur le lit de la marquise et sécha ses larmes. Des rafraîchissemens firent diversion. La marquise ne prit que de la crême, mais elle céda au désir que nous lui témoignâmes de la posséder un jour.

Mr. de Beaulys n'était pas près de sa

mère, elle s'inquiéta de son absence; Elisabeth lui en donna le motif, elle sourit.

On se mit à table; ainsi que l'avait demandé la marquise, le souper fut simple, on la traita en amie de la maison; un pâté de Périgueux, d'excellentes poires, le muscat sucré, le biscuit de Savoye, des crêmes, le Frontignan, Chablis, le Moka, attestèrent la modestie de ses hôtes. La marquise fut charmée que nous eussions si bien saisi son esprit, et le soupé fut très-gai : Adonis bercé de caresses et ivre de douceurs s'était endormi dans les bras de la marquise; on approcha son berceau et la marquise voulut contempler l'amour dormant.

La tendresse, une fois par hasard, nous avait donné de l'esprit; la marquise ne sentit qu'elle avait besoin de repos que lorsque l'horloge annonça minuit. Isoline la conduisit à son appartement et Beaulys tomba à mes genoux; nous nous livrâmes

à la joie que nous inspira l'air d'hilarité qui avait régné sur le front de Mme. de Beaulys. Nous volâmes à notre appartement, Beaulys suspendit le portrait de sa mère au rideau et l'amour salua la nature.

Il alla se jeter aux genoux de sa mère et lui présenta le médecin ; la marquise sourit à son fils, et remercia l'officier de santé. Beaulys lui demanda quel accueil elle avait reçu ; sa mère en était enchantée ; elle trouvait la présidente on ne peut plus aimable, mais aucune expression ne pouvait peindre ses sentimens pour la charmante mère. Mon fils, dit-elle à Beaulys, avec une voix solennelle, si votre choix est tombé sur une femme, faite sur ce modèle, j'approuve votre hymen. Beaulys ne voulut point déchirer le voile, et attendit tout de nos soins multipliés.

Je passai dans l'appartement de la marquise avec le déjeûner ; elle vint à moi, me débarrassa de ce qui me gênait, et me

serra sur son cœur. Elle me fit la guerre sur mon air abattu et me demanda avec amitié quel chagrin pouvait donner à mes yeux cette teinte mélancolique qu'elle y voyait. Je rougis . . . . . . heureusement la présidente vint donner le bonjour à la marquise; ces dames se firent mille caresses. Je proposai un déjeûner au parc, on accepta avec joie. Beaulys s'échappa, il donna mes ordres et je conduisis les dames au bosquet. . . .

On se mit à table, la marquise reconnut la grille où la veille. . . Elle me demanda si je connaissais la voix qui l'avait charmée. Je répondis modestement que non ; elle demanda si le petit Adonis était levé, le marquis entra dans le bosquet avec l'enfant dans ses bras ; je craignis une indiscrétion , je rougis. Un coup d'œil expressif me rassura ; il dit qu'il avait vu ce joli enfant sur le canapé du salon et qu'il avait voulu le présenter le premier à sa mère ; la marquise l'enleva à son fils et

voulut le mettre sur ses genoux, l'enfant s'y refusa; elle le mit à terre, il courut dans les bras du marquis, en s'écriant; papa ! mon petit papa ! Déconcertée, je fixe la marquise, je crois lire le courroux dans ses yeux et je tombe à ses pieds. Elle avait pénétré le mystère : cette voiture versant à propos, Marcel était un homme adroit ; cette absence de son fils, cet empressement des maîtres d'une maison, où d'ordinaire

On reçoit l'étranger avec assez d'aisance,
Ces manières, ce ton, cette vive obligeance,

avait ouvert les yeux de la marquise : mais satisfaite des procédés de ses hôtes, elle était disposée à de tendres sentimens. Elle accourut à moi, me releva, m'embrassa, épuisa ses flacons et me ramena à la vie. Mon premier regard tomba sur elle, et ces yeux pleins de tendresse me rendirent au bonheur. Entièrement à moi, elle m'embrassa avec plus d'affec-

tion ; pendant un quart d'heure, nous fûmes muettes moi, d'ivresse, elle. . . . elle se tourna vers la présidente, et lui annonça qu'elle avait atteint le but de son voyage.

Elle réprima l'élan de notre reconnaissance, elle prit Adonis dans ses bras et l'appela son fils. Elle fit un reproche à son fils du mystère d'un hymen qu'elle eût approuvé. Nous fûmes sensibles à ces témoignagnes d'attachement et lui jurâmes un amour inaltérable.

Le marquis avait prévenu Césaire. Je prétextai un besoin et je quittai la société ; j'avais mis ma guitare dans un bosquet à côté du nôtre, je fus m'y asseoir et je préludai l'air de Lamaniere. . . .

Elise, l'innocente Elise,
D'amour ne voit que les attraits ;
Elle prend pour de la franchise,
Ce que raison nomme forfaits,
Elle entend la clameur,
Elle voit son erreur,

Quoiqu'Elvon pare son corsage
Elle n'est plus, d'amour au faux langage.

Nature rit de l'innocence,
Elle veut admirer la fleur,
Que jalouse de sa puissance,
Flore embellit de sa fraîcheur
Respirant le bonheur,
Nature ouvre son cœur,
Elise accepte ce suffrage,
Car elle croit, de nature au langage.

La marquise crut reconnaître la voix qui l'avait charmée la veille ; elle se leva, sortit du bosquet, suivit son oreille, elle entra dans le bosquet, Beaulys avait pris son rôle, nous étions à ses genoux, Adonis entre nous élevait ses petits bras, en balbultiant ; maman ! maman ! Mme. de Beaulys attendrie, se précipita dans nos bras ; ses larmes arrêtaient sa voix, elle ne put que nous embrasser ; remise enfin de son émotion, elle s'assit et nous donna sa bénédiction je pris ma guitare et continuai.

Sans la vertu, nul bonheur dans la vie;
En vain l'amour guide nos pas,
Félicité, tu n'es que dans les bras
D'une mère chérie.

Mme. de Beaulys me couvrit de caresses; un tel hymen, pensa-t-elle, fait le bonheur de l'homme sensible; allez mon fils, demander à la famille de votre épouse sa bénédiction. Césaire avait tout prévu, Beaulys se jeta dans sa berline et descendit chez mon père. Ma mère fut surprise de cette apparition; le marquis embrassa ses genoux, elle le conduisit à mon père. Il recula à l'aspect du marquis et serrant sa canne et fronçant le sourcil, il demanda à Beaulys à quel hasard on devait tant d'honneur.

Le marquis le supplia de voir dans cette démarche et l'amour le plus tendre et l'amitié la plus respectueuse. Au nom de la marquise, mon père soupçonna un piège, et prenant le ton d'un bourgeois qui se croit écrasé par l'éclat de la noblesse,

il lui déclara que l'inconduite d'Isménée avait éloigné des partis, moins brillans peut-être, mais plus sortables et qu'il ne consentirait à rien. Le marquis fut étonné d'une telle réception, en demandant l'assentiment de la famille, il prouvait, non le besoin qu'il en avait, mais le respect des bienséances. Il répondit donc à mon père et lui raconta ce qui s'était passé. Mon père ne l'aurait pas cru, mais le ton grave du marquis lui inspira de la confiance. Césaire fit atteler deux cheveaux de plus et l'on vola à Che....le. Je connaissais la célérité du marquis, mais je ne m'attendais pas au bonheur d'embrasser mon père... Dans l'espoir de donner le premier baiser à ma mère, je sollicitai la présidente et la marquise de nous promener sur la route. J'aperçois Césaire qui descend de cheval et me dit ; votre père ! Je vole à sa voiture, Beaulys ouvre la portière, je tends les bras en appelant mon père et je tombe dans les bras de mon époux ; ma mère saute de voiture

ture me soutient, me rappele à la vie ; Beaulys prend Adonis, il va le présenter à mon père. Cette scène fut très-pathétique. Mon père salua la marquise avec cet air roide qu'a le bourgeois qui fait le dédaigneux. On rentra à la maison. Mme. de Beaulys demanda à mon père, en souriant, s'il daignait ratifier ce qu'elle avait proposé ; mon père y consentit. M. de Beaulys annonça que la dot de sa femme resterait dans les mains de son père, qu'il ne voulait pas asseoir l'amour sur une mine d'or.

Nous avions rempli la première et la plus importante formalité ; dans le sens des cagots (1) il nous restait celle par laquelle le gouvernement garantit l'état du citoyen. Césaire avertit que l'on nous attendait. Comme la plus considérable du hameau, sans doute Mme. l'ex-présidente de Guerain avait droit aux complaisances du magistrat,

(1) Expression qui veut dire prêtre et homme religieux. *Le Bourg*, traité de l'Esprit de . . .

très-souvent le citoyen président de l'administration municipale dînait avec M. l'intendant : mais le citoyen Bonbon, membre de la société philosophique n'aimais pas Mme., et il fallut aller à la queue.

Dans une salle basse, ouverte à tous les vents,
Quoique, par le soleil on n'y connut les temps,
Attendu, de brouillard, qu'un papier assez sale,
Faisait rester la nuit, tout le jour dans la salle;
Dans cette salle, dis-je, était un banc de bois,
En long cercle coupé, pour permettre à la voix,
Ainsi, que dans ce temple où Pallas se vénère,
S'y voyait, un badaud, pour joli banc de terre.
Là, de jeunes enfans, riant à l'espérance,
Se promettaient les jeux de notre adolescence;
Tandis que Philemon pestant contre le sort,
Pour le jeune insensé préférerait la mort.
De la liberté sainte au milieu se voit l'arbre;
Car, dans ce pays-ci, le génie est adroit,
Où l'on ne voit Phébus, le saule pleureur croît
Sur ses degrés de bois, joliment peints en marbre,
S'élève, de la loi, le trône vermoulu;
Là déployant son code et d'un ton absolu,
Mais qu'au gré des acteurs, on fait dur ou bien tendre,
Le magistrat prescrit ce qu'on sait mieux comprendre,

Souvent le magistrat est un joyeux garçon
Qui fait, d'un acte grave, un opéra bouffon,
Souvent, le plus souvent ! c'est un triste vieillard,
Qui croit que, pour l'hymen, il n'est jamais trop tard (1).

Il n'en était pas ainsi du citoyen président de Che....le ; c'était un homme à taille patriarcale, figure rubiconde; comme ledit Sainte-Luce, en parlant de Lattaignant, c'était une tête de Momus. Le C. président ne trouvait pas l'hymen le remède à l'amour, depuis sept ans de l'union la plus douce, quatorze enfans embellissaient le hameau et remuaient les terres du papa, de manière à le rendre en sept autres années, propriétaire de tout le terroir. Nous nous mîmes en marche pour le Temple de la raison, Mme. la présidente de Guerain, *il n'était pas de bon ton de*

(1) Notre intention, en insérant cette petite satyre, est d'engager les autorités municipales à mettre plus de pompe dans la cérémonie du mariage.

la traiter de citoyenne, donnait la main à M. le marquis de Beaulys, *dont les libéralités méritaient le litre de monsieur*, et était suivie du C. instituteur et du C. commissaire du pouvoir exécutif, nommés témoins de Monsieur. Mme. de Beaulys m'accompagnait avec mon frère et mon oncle, et les citoyens percepteur et huissier du lieu, très-honnêtes gens, qu'un *corset* faisait aller au diable.

Assisté de deux membres de l'administration municipale et entouré de tous les enfans de l'endroit, le C. président reçut nos déclarations ; il nous lut article par article toute la loi du mariage, et dépouillant la gravité du costume il nous donna le baiser d'union.

Très-contens de ce mariage nous priâmes le président d'accepter le don de deux mille écus, assignats (1), pour les pauvres, et nous rentrâmes à la maison. Nous donnâ-

(1) Il était dangereux de montrer de l'or.

mes huit jours à ma grand-mère, pendant lesquels, mon époux fit embellir son parc; enfin après l'avoir remerciée de ses bontés, nous fûmes bénis et nous partîmes pour une terre de mon mari.

Nous saluâmes mes parens et nous courûmes dans le Forez; la marquise, femme à préjugés, ne voyait pas de nécessité absolue à instruire l'univers que des petits intérêts avaient divisé les familles, ni même que l'enfant que nous avions, était le fils de l'amour : elle voulait, avant tout, connaître son monde.

En étourdie elle ne trouvait pas,
Que la licence eût des appas.

Mais réflexions tardives; enchantée de sa bru, séduite par Adonis, elle ne se souvenait plus que l'état civil avait donné un nom à son petit fils, le marquis le lui observa, elle se tut.

Lecteurs, je vais aussi me taire,
Car je sens, malgré moi, que je n'en puis plus faire,
Hé! bien! que dites-vous? de la prose, des vers!
N'ai-je pas le talent de...... charmer l'univers!

CHAPITRE IV.

La vie d'un gentilhomme citoyen.

Vous dédaigniez ces gens, riches, par leurs labeurs !
Rien ne plaide pour vous que de justes malheurs !
Ayez donc moins d'orgueil ; ou, que plus de noblesse
Fasse rougir ces gens, dont le commun vous blesse !

NOUS montâmes donc dans le char du soleil et nous descendîmes dans cette heureuse contrée où chacun devient égal à Dieu ; Mme. de Beaulys dépouilla ici le titre et la grandeur de marquise, et sous le masque des citoyen et citoyennes Beaulys, nous nous déterminâmes à passer quelques temps dans la commune de Paris. Comme nous étions en guerre, mon mari eut été contraint par ses devoirs, il obtint que le régiment passerait à un autre, et qu'il conserverait son rang à la suite ; un uniforme est d'un grand avantage auprés de la beauté.

Je fus enchantée du projet de ma belle-

mère, dont j'avais gagné l'affection, et qui fut charmée de me donner son bouquet de noces.

Ma belle-mère était dans sa quarantième année; sa tête était celle de *Julie*, la teinte de sa physionomie était celle de cette célèbre *Mazarin*, dont l'histoire amusa notre enfance. Son cœur était tendre. Elle avait toutes les qualités que donnent une haute naissance et que conserve une excellente éducation ; une sensibilité exquise, fière sans morgue, un esprit fin et cultivé, mère de tous les talens : avec un tel caractère, vous jugez, mon amie, que je dûs l'aimer, aussi devinmes-nous inséparables. Mon mari ravi de mes succès auprès de sa mère, souriait à ses bontés. Mme. de Beaulys voulut que je parusse ; il était fort à la mode de courir l'Elysée-Bourbon, Richelieu, et la rue de Ménars (1). Mme.

(1) Charmant temple de l'amour érigé par le danseur Baulieu.

de Beaulys m'y présenta et, comme vous, belle Fidgella, je fus couronnée. Chaque jour ma belle-mère était plus attentive; après un mois de séjour à Paris j'avais donné soixante robes à ma femme de chambre. Mme. de Beaulys n'aurait pu m'engager à tant de dépenses si elle ne m'eût donné l'exemple; nous n'étions plus au temps où les femmes écoutaient ou la raison ou l'usage; elles étaient parées des mêmes atours. . . . . .

> Sous le clair pantalon, et la gaze légère,
> On croyait faire baisser le pont de Cythère.

L'excès de ce luxe et la folie de ce ton ne tardèrent pas à éveiller le ridicule. J'étais beaucoup trop jeune pour saisir ce qui échappait à mon mentor; je ne connaissais, de mon époux, que le nom, car le rang lui était disputé par le riche Plébéïen.

Enfin cette prodigalité mena la marquise à un examen qui n'était pas dans ses plai-

sirs. Son fils, vrai gentilhomme, devait de son côté le revenu de quatre ou cinq ans; il fallut éclaircir tout cela et le marquis proposa de vendre le tombeau de ses pères.

Dans ce siècle si sage où se vendrait peut-être,
Si du destin, par là, l'on se rendait le maître.

Cette terre n'avait aucun attrait pour nous ; trop près de Mor...font. . . Nous ne voulions pas l'habiter. La marquise adopta l'avis de son cher fils, mais petit inconvénient, c'était un bien de noble et . . . . bagatelle, ce noble était soldat sous les enseignes de la liberté, cela valait dix patrimoniaux ; nous proposâmes, et en moins de quinze jours, nos créanciers nous élevèrent un nouveau piédestal, et nous eûmes quelques mille fr. de revenu ; on n'est pas plus heureux ! Enhardis par ce succès nous courûmes de rechef à l'Olympe, et l'Olympe, qui ressemble fort à la société, nous poussa ses carreaux ; mais le ciel se lassa de sourire à des fous

et la main de Dieu nous traîna dans cette terre de promission que repoussaient nos cœurs.

Il fallut, malgré nous, dans cet état si mince,
Courir, faire le dieu d'une vile province.

Adieu donc Paris et ses plaisirs ; adieu palais d'Armide, bosquets de *Paphos*, adieu *chaumière* du plaisir ; mais nous ne voulûmes pas franchir les barrières de cette ville charmante, sans lui porter un dernier tribut.

L'élégant Césaire comprit notre intention, et l'essaim des plaisirs vint égayer le soir de notre séjour à Paris.

En homme habile qui sait tout soumettre à son génie, ou pour mieux dire,

En valet délié qui rit de la folie,
Césaire était seigneur des terres en saisie.

M. de Césanne brillait dans la capitale à la place d'un maître que la fortune avait abandonné. C'est le but invisible de tous

les hommes ; je ne me répandrai donc pas en plates saillies sur toutes les fortunes nouvelles ; l'homme s'enrichit par les moyens qu'avoue son éducation. M. de Césanne, banquier .. de jeu, nous *préta..* l'argent nécessaire, et nous arrivâmes dans le Forez. *Marci*, très-joli endroit, reçut ses maîtres avec le plaisir qu'a toujours le paysan qui a entendu dire que son seigneur est riche.

Toujours sage et surtout prudente, Mme. de Beaulys trouva Marci ce qu'elle le désirait ; mais la maison était petite, le jardin, bourgeois ; le potager, marais ; le parc, pas plus grand que les Tuileries ; on n'y pouvait recevoir qu'un ou deux amis, et quand on a trois ou quatre mille francs de rente on traite en président de département. Le citoyen Crésoni, honnête officier que nous tenions de M. de Césanne, et que nous nommâmes *le Long*, à cause d'un nez qui ne l'embellissait pas, le C. Crésoni courut au district voisin et ramassa le

peintre-coleur-vitrier, le jardinier-maçon-menuisier-sculpteur. Marci dans ces mains artistes éclipsa la *grande chaumière*, *et le Palazzo Caserta.* (1)

Tout riait à la marquise; quelques vieux louis que le patriotisme de Marci n'avait pas empêché les habitans d'accepter, nous avaient concilié les cœurs; la marquise ne songeait plus à Paris; la nature, *dont les jouissances sont plus douces et préférées du sage*, vint ajouter à ses plaisirs; je devins grosse, et nous ne nous occupâmes plus que du bonheur que le marmouzet allait fixer au milieu de nous. La marquise, toujours aux petits soins, redouta pour moi l'insipidité de l'uniformité, elle proposa au marquis de prendre une maison à Lyon; je ne crus pas devoir accepter une proposition aussi agréable, je trouvais Marci charmant, j'y respirais un air pur

(1) Fameux lieux de plaisirs où se rassemblent le coiffeur et l'ouvrière.

et

et je le préférais à tout ; mon époux, dans le même motif que la marquise, trouva son idée merveilleuse et il fallut que je cédasse.

Mm. de Beaulys alla donc à Lyon ; elle se logea près de Belle-Cour, et là, comme dans tous les lieux où le caprice l'avait arrêtée, elle se distingua par sa dépense. Je devenais mère, et dans ces momens, on est peu disposée à toutes les folies de la mode ; le marquis s'en plaignit souvent ; la nature était plus forte que lui, il devint froid et me négligea.

L'homme ne voit que lui, par nature, égoïste,
Ce qui ne lui plaît pas, le contraint et l'attriste.

Je fus sensible à son indifférence, mais je la crus passagère ; je pensais bien qu'un jeune homme a besoin de dissipation et cela diminuait la longueur de l'absence ; je donnai le jour à une fille que sa grand-mère nomma Sapho (1). Son cœur se

(1) Nous nous faisons un point d'honneur d'être bisarres : encore si cela tournait au plaisir de la société. Mais la sottise ennuie.

déploya encore à cette occasion, elle invita à une *soirée* toute la haute cité de la commune. Je voulus nourrir, j'espérais que ma belle-mère, par égards pour ma fille, regarderait sa maison comme le seul lieu qui dût lui plaire, vains calculs! Notre porte était ouverte et notre table embellie, chaque jour, par toute la jeunesse galante de la ville. Nous jouions le rôle de ces foles célèbres que le savant et l'auteur parasites se plaisent à vanter.

Les soins de ma fille abrégeaient les jours, mais je sentais un vide.... Beaulys me saluait le matin, quelques fois deux jours se passaient sans que je l'aperçusse; cela m'inquiéta, ma beauté s'effaça, je perdis le sommeil et devins d'une maigreur pitoyable. Mme. de Beaulys m'en fit la guerre, elle me dit les choses les plus jolies, je fronçai le sourcil : aussi légère que son fils, ses propos étaient insignifians. Je voulus faire quelques efforts, je prévins mon mari, il me sourit, je le crus à moi;

je redoublai de soins, il me dédaigna ; je vis mon erreur et cela ne me rendit pas mes graces ; enfin je connus la cause de tant de froideur.

Une de ces femmes que la fortune chasse de ville en ville, riches de leurs seuls talens, la C... était depuis deux jours à Lyon ; Beaulys avait assisté à un concert et l'amateur n'avait point trouvé de plus flatteur hommage que le don de son cœur ; M. de Beaulys estima assez sa mère et son épouse pour nous présenter cette malheureuse.

Au siècle des vertus, l'on réservait ces traits,
Le ciel, n'en doutons pas, punira ces forfaits.

Je l'arrêtai à la porte du salon et d'un ton de hauteur, j'interpellai cette artiste ; Beaulys me prit le bras et voulut ouvrir le passage, je m'y opposai ; je prétendis que nulle que moi ne pourrait chez moi être présentée par mon époux. L'ingrat, emporté par une passion ridicule, osa me répondre en termes que n'aurait pas entendus la plus

basse des créatures. Cet instant fut cruel ! que dire ? qu'opposer ? j'étais la plus malheureuse des femmes.

Oh ! comme je sentis que le plus pauvre hymen,
Est, avec son égal, le plus heureux lien.

Je dévorai mes chagrins, un être intéressant avait besoin de moi, hélas ! il suçait la mort dans un lait que son barbare père empoisonnait. La marquise observait avec effroi les progrès du mal, en vain elle avait touché le cœur de son fils, je ne régnais plus; laplus vile des femmes, une chanteuse publique, le jouet de la populace, avait dompté ce seigneur si attaché à ses priviléges.

J'eusse succombé si les médecins n'eussent ordonné l'air natal; mon époux me voyait avec indifférence, mais je le voyais ! éloignée de lui, à quels excès ne se porterait-il pas ? Je ne pus me résoudre à quitter son séjour. La marquise fit sentir à son fils la nécessité de ce voyage, elle

lui ordonna de m'y déterminer. Il revint à lui ; à ma vue quelques larmes brillèrent dans ses yeux, je lui baisai la main et lui témoignant toute ma sensibilité, je lui déclarai que mon amour, seul, m'engageait à veiller à ma santé ; il m'y exhorta dans les termes les plus tendres ; plus radieuse, je lui dis que je lui laissais son fils, que ma fille était nécessaire à mon bonheur, cette aimable enfant me rappelant sans cesse un objet adoré. Beaulys me sourit, il me serra dans ses bras et me jura un amour éternel.

Sur les ailes de l'amour, le chemin me parut semé de fleurs ; nous nous arrêtâmes un instant chez M. de Césanne et nous poursuivîmes notre route. La marquise était charmée de ce voyage, elle me faisait le tableau de ses futurs plaisirs, en femme qui a déjà oublié Lyon ; la seule amitié n'était point le motif de sa complaisance, d'indiscrets manans avaient semé des bruits, et peut-être que les portes de la géole se

fussent ouvertes, si la marquise n'eût mis la Saône derrière elle.

Mon cœur respira le bonheur à la vue des premières bandes du gazon de ma bonne grand-mère....... Hélas! que de soupirs m'arrachaient des souvenirs délicieux!!! Bosquets charmans! tertre joli qui reçutes les mille et mille sermens du plus aimable des perfides, grotte enchanteresse, arbrisseaux que planta et qu'arrosa souvent l'amour, rosiers brillans qui devez le jour à l'enfance intéressante, saules confidens de mes pensées, je vais vous rendre mon bonheur.

Ma bonne maman aperçut la voiture, et par un mouvement machinal, naturel aux gens qui ont perdu le souvenir du monde, elle vint au-devant de la voiture. C'est sa fille, c'est la marquise! Etonnée, elle ne put que me serrer sur son cœur. La marquise, qui craignait qu'une pensée ne vient attrister la présidente, lui annonça que nous venions botaniser pendant quel-

ques temps. Ma figure pâle justifia ce motif ; la présidente m'embrassa et caressa Sapho.

Maman vint tirer mes rideaux ; elle me laissa voir quelques inquiétudes ; je la rassurai par le motif assez juste de ma grossesse et de mes couches.

Quinze jours se passèrent dans les épanchemens de la sensible amitié. J'étais brouillée avec le ciel.

Et si dans la nature on savait se connaître,
J'aurais pu dans mes maux, voir le doigt du grand-être.

La marquise fut frappée presque dans mes bras, d'une attaque d'apoplexie, elle mourut. O comble de malheurs ! je la pleurai. J'instruisis mon époux de cet évènement. Il me répondit d'un ton qui me glaça. Il était le plus infortuné des hommes, il enviait le trépas à sa mère.

Ainsi que le vulgaire, il aimait à jouir,
Mais au sein du malheur, condamnant le plaisir,

Il maudissait la main, instrument de folie,
Qui, prématurément, vint abréger sa vie.

Et, jugez de son état, moi, Fidgella, moi qui courbais mon front sous la malédiction d'un père, car, hélas ! je sentais que je n'étais plus sa fille ; moi, moi, Fidgella, j'étais la plus heureuse des femmes ! ! !

Le marquis de Beaulys dépouillé du titre de père, par la mort de son fils avait quitté l'Olympe et sous le chaume il attendait qu'il plût au ciel d'ordonner de son sort.

Cette lettre renouvella toutes mes douleurs, j'y succombai ; attirée par mes sanglots, Isoline vint m'arracher à cet état affreux. J'eusse été désolée que maman apprît ce nouveau malheur ; Isoline, prudente et discrète comme on l'est à soixante ans me promit le silence.

Je me dérobai aux regards de ma mère, et je fus dans ma chambre m'enfoncer dans le sombre de mon cœur.

Mais cette tendre mère me devina ; elle monta chez moi ; j'avais caché cette lettre fatale : elle vit des pleurs que je m'efforçais de retenir ; je lui dis que Beaulys était dangéreusement malade, que mon fils venait de mourir ; que ces nouvelles et le souvenir de la marquise m'arrachaient des larmes ; elle m'embrassa et approuva le dessein de me rendre à Lyon.

Elle me remit cent louis, je pris les bijoux qui me restaient et recommandant à la bonne Isoline, ma jolie Sapho, je montai le char de la modestie. Je reparus, les larmes aux yeux, sur le théâtre de mon ancienne gloire ; mais ne mélons pas, par un usage barbare, le ridicule au sublime ; je me rendis au toît de mon époux, le malheur, aux regards perçans, avait arraché l'infortuné Beaulys de l'asile de la pitié, il était sous l'œil de la *prudence*. Je volai au palais de la méfiance : bijoux, or, tout fut jeté aux impitoyables fils de Thémis et je tombai dans les bras de Beaulys.

Mais que peut donc le crime! eh! quoi! le malheureux
Ne voit-il que la mort, pour but de tous ses vœux ?
Oui, chère Fidgella, sous les lois de sagesse,
Nul recours n'est permis, à l'humaine faiblesse.

Beaulys me reçut froidement. Ce n'était plus ce jeune homme, le modèle de tous nos aimables marquis ; vêtu comme le plus vil des hommes, une houpelande cachait mal sa nudité, un bonnet de laine rouge donnait à sa figure, cet air que l'œil revoit avec horreur dans les rares portraits de Marat. Ses yeux étaient hagards, sa main fermée semblait attendre l'élan de la colère pour écraser l'audacieux qui eût osé se présenter. Il fallut tout le feu de l'amour pour me soutenir à cet aspect.

C'est vous, me dit-il, pourquoi troubler le silence de ma tombe. . Revenez à vous, lui dis-je, mon cher ami, quelles idées fatiguent votre ame ; c'est moi, Isménée, votre épouse qui vous serre sur son sein... Isménée ! Isménée ! que voulez-vous dire ! Je ne la connais plus, ce nom est effacé de

ma mémoire ; auteur de mes premières folies, de nouveaux égaremens l'ont chassée de mon esprit, allez. . . . Je me précipitai à ses pieds ; j'embrassai ses genoux, je baignai ses mains de mes larmes ; il saisit une des miennes, et me fixant avec des yeux où se peignait le mépris le plus insultant. — Allez, me dit-il, allez parmi ces gens que votre naissance fait vos égaux, vous en avez les goûts, reprenez-en les manières ; ce que toléra la folie, la raison le condamne ; je ne puis vous ôter un nom que j'abhorre, mais vous le porterez seule, adieu ! pour jamais, adieu !

Étais-je assez à plaindre ? le malheureux était perdu pour le monde. Je le quittai sans cesser de veiller sur lui. Les créanciers satisfaits ne pouvaient plus continuer la nourriture ; Beaulys sortit de prison, une voiture l'attendait, je ne voulus pas ajouter à son état, déguisée en jockei, je le conduisis à Paris. L'heureux Césaire parcourait les jardins de Plutus, il

consentit à me *prêter* une somme considérable; j'achetai une terre d'excellent rapport où nous pouvions espérer un sort agréable. Le marquis jouissait, mais succombant sous le poids de la reconnaissance, il jonchait d'épines le gazon sur lequel je me reposais. Ma douceur doublait sa haine, il vendit ma terre, en confia le prix à Mazé ; (1) s'enfonça de nouveau dans la fange de l'abjection ; exécré de l'univers, l'antre de Granger fut sa retraite, mais bientôt souillé d'ordures il fut, pour lui-même, un objet d'horreur et une main audacieuse. . . . .

Si en cédant aux impulsions de la philosophie, le malheureux qu'elle égare avant d'entrevoir la tombe voulait songer aux intérets des vivans, on pourrait croire aux bienfaits de cette doctrine trompeuse.

J'étais par cette mort aussi nulle dans le monde que le jour que le ciel me donna

(1) Fameux tripoteur.

Beaulys

Beaulys ; la présidente avait été recevoir l'auréole aux pieds de la divinité. Mon père m'aimait moins que jamais, il croyait voir le doigt de Dieu dans les calamités qui m'accablaient. Ma mère s'était chargée de ma fille ; quoique je n'eusse plus ce soin, je n'en étais pas plus heureuse. Je n'osais interroger personne. Ma mère m'aimait ; sachant que je vivais au sein de l'opulence, elle avait répandu la tendresse active qu'elle me portait, sur ses autres enfans, qui tous vivaient sous l'aile paternelle ou dans une union raisonnable ou contens d'être près du papa ; chassée du sein de ce père trop sévère, j'avais vécu loin de ma famille et ses membres m'étaient presqu'inconnus. Épouse d'un ex-grand seigneur, mes manières jetaient trop d'ombre sur ces bonnes-gens : je ne pus frapper au seuil paternel et je préférai ensevelir ma misère dans l'obscurité du néant.

Du présent au passé, Dieu ! quelle différence !
Que n'ai-je du vieillard, senti l'expérience.

Seule dans un galetas, un lit de sangle était le trône de la beauté, une vile fayence, la coupe où je buvais le malheur, un toit mal joint, permettait encore au soleil de me comparer à Daphné, je n'avais plus d'existence ; des débris de garde-robe me couvraient à peine, un mauvais voile de gaze noire, jaunie par la saleté, cachait des traits que je voulais dérober à l'univers. Ma figure plombée par les larmes n'offrait pas même les restes d'Isménée, ces yeux que Beaulys appelait la boîte de l'essieu du char du soleil, ces yeux étaient morts, et si par fois ils brillaient, c'était des larmes qui les remplissaient.

Jeune, mille curieux trompés par l'obscurité, s'attachaient à mes pas ; je les évitais et rentrais chez *moi* pleurer sur le bonheur que m'avait laissé Beaulys.

Le seul bienfait d'une éducation plus que bourgeoise me sauva dans ces circonstances ; je me mis au métier. Mais le besoin avait gravé mon front ; le mar-

chand avare et plein de duplicité, à l'aspect du chenil dont l'odeur répugnait à sa délicatesse, ne rougissait pas, vile expèce! de me jeter le cinquième du prix; il fut un temps, où le bâton d'un Heiduque faisait justice d'un commerçant insolent, aujourd'hui vingt sous étaient un trésor. Lasse d'un rôle que la misère ne respectait pas, je me jetai à genoux, j'offris à Dieu mes souffrances et me confiai à la providence.

Le point à jour et les petits fichus colets étaient de mode, j'eus l'adresse d'attendrir un de ces petits roquets de la bourse et de me procurer une pièce de quatre aulnes de mousseline; je la taillai avec économie; mon orgueilleuse marchande les trouva jolis, et m'en offrit au-dessous du prix; je ne lui répondis point; étonnée de mon silence, elle me regarda et vit l'indifférence sur mes traits, elle sortit.

Un citoyen m'avait suivi et ne me trou-

vant pas le ton noblement plat de nos six francs, il revint; il entra sur les talons de l'ouvrière patentée, il vit ces fichus et sans dire mot, il me laissa vingt-cinq francs. J'étais ouvrière, conséquemment pas d'une naissance que l'on pût supposer brillante, toute ex-marquise que j'étais, mon langage ne différait pas de celui de toutes les femmes, il sortit donc sans s'embarrasser de l'effet de son action.

Je ne le revis plus, mais il avait été, probablement, satisfait, car le lendemain M. B..., célèbre comédien du Marais, vint me demander un col, il en fut charmé et me donna un billet pour venir l'admirer dans Robert chef de Brigands. Le théâtre était à une lieue de mon quartier, mais mon étoile m'y conduisit, le galant Roscius me reçut et me fit ouvrir un balcon. Ces gens là connaissent le monde. . . .

. . J'étais dans une parure qui aurait pu rappeler Isménée au souvenir de ses anciens admirateurs. Un de ces déserteurs de la

juive Albion, de ces hommes qui ne se plaisent qu'où ils ne sont pas, porta sur le balcon son œil furet.

> Le plaisir aussitôt, inspirant la nature,
> Il voulut, un instant, devenir créature.

Je vis entrer dans ma loge un jeune homme de trente-quatre ans, dans le style de . . . . . jouant le rôle du neveu du gouverneur dans Duguai-Trouin.

De petites prétentions à parler français, de la passion et ce ton que Mme. la baronne de Stael-de-Holstein trouve sentimental, me séduisirent et l'anglais obtint la faveur singulière de me donner le bras.

Il était tard quand il me quitta et me livrant à l'imagination, je me disposai à me mettre au lit; j'allais éteindre ma modeste lampe quand, au lieu de la lever je l'attirai à mon lit, et je jetai à terre une boîte d'or; quelle fut ma surprise! on m'avait beaucoup parlé de la magnificence des sujets républicains du roi Plébéïen, je

n'en fus donc surprise qu'en réfléchissant à ma position. Le plaisir me fit ramasser le bijou, je l'examinai.

Sur un abîme assis, cherchant le roi des cieux,
Frappé d'horreur, un homme élève un temple
aux dieux,
Une brume empestée, en remplissait le vide,
Un fantôme s'élève et sa face livide,
Semble annoncer un danger très-pressant,
Oubliant les périls qu'offre un sol chancelant,
Il va franchir l'espace,
Le fantôme s'avance et tend sa main de glace,
Son sauveur la saisit, ô délices! plaisir!
A ses yeux, une jeune beauté, vient s'offrir.

L'allégorie était ingénieuse et le bijou me fit d'autant plus de plaisir que le sujet était analogue à la circonstance; à un plaisir, pour toujours jouir, il faut faire succèder un nouveau; j'ouvris la boîte, que vis-je? cent cinquante guinées, un billet de cent livres sterlings et un poulet sur papier glacé .... rêvais-je? ..... J'étais au lit, il était minuit, cela pouvait être. Mais non, non, j'étais bien

éveillée et je m'abandonnai à la plus riante situation que j'eusse connu. Le billet était des plus galans.

Depuis long-temps, dans le vide d'un cœur,
Rassasié de fausses jouissances
Du vrai bonheur,
J'avais perdu les douces espérances.

Je renâquis moi à ces espérances et je m'endormis dans la plus voluptueuse disposition d'esprit. Un coup de sonnette me réveilla, cela me contrariait; les femmes n'aiment pas à être vues le matin.

N'est-ce pas D. V. G. A. que tu maudis le sot,
Qui ne fait pas les choses comme il faut.

Je fus tentée de laisser castillanner l'importun, mais le coup de sonnette le plus joli, le plus modeste m'alla au cœur et la curiosité l'emporta sur l'amour propre; mon galant *Guinéen* me saute au cou, me tient mille aimables propos et s'aperçoit qu'un rideau interceptait le jour.

Nous déjeunâmes, il me servit de femme

de chambre, et je ne sais si ce fut illusion ou caprice ; je trouvai que j'étais embellie. Nous montâmes en voiture et descendîmes chez mademoiselle Castel (1) ; Milord me choisit un bleu national très à la mode, un gris de négligé, et un rosat de petite parure. Nos chevaux nous entraînèrent à Vincennes, lieu sentimental, où toutes les nymphes de Vénus se donnent rendez-vous. Avec quel plaisir, je respirai cet air pur et délicieux, avec lequel j'étais si mal depuis long-temps. Que cette excursion me parut charmante ! je croyais sortir d'une étroite prison et rentrer inopinément dans la vie. De Vincennes nous traversâmes St. Maudé, St. Maur, Saint Denis, St. Ouen, ce fameux et dangereux St. Germain ; Marly eut un soupir et nous descendîmes à Versailles, chez le juif *Lemaître*, gargotier, connu pour faire d'un sou six francs. Milord se multipliait

---

(1) Célèbre couturière, rivale de Mme. Germon.

pour mes plaisirs, je n'eus jamais de plus beaux jours. Il n'est de jouissances qu'à Paris, toutes ces petites villes sont des hameaux tous nuds où la plus crasse indigence dégoûte l'Épicurien ; nous rentrâmes à Paris, mais j'oubliai mon quartier pour le joli Saint-Honoré. Je ne connus plus de bornes, je n'avais vu dans sir Norris, qu'un fou que les sens trompaient, mais je lus dans son cœur, et Isménée ne fut plus une amante vulgaire.

Oui Norris, dans mon cœur, tu fondas un empire,
Autant que la lumière à mes yeux pourra luire,
Isménée à Norris donnera le soupir,
Qu'arrache à l'homme heureux, le doux plaisir.

Toujours aimable, Norris vint un soir me chercher pour admirer B . . . . . . il me demanda mon goût sur deux ou trois paires de souliers rose, blanc et noir, brodés en cœur, en lyre et à boucles de perles, je choisis et les essayai, Mlle. Castels nous apporta des robes et nous sortîmes. B. . . .

fut charmant, il me fit dresser les cheveux, mais il fut tragique dans le Bourgeois-Gentilhomme ; on a beau souffler les talens aux artistes, il n'ont et ne brillent que par les dons de la nature. Norris me demanda comment je trouvais cet acteur, je lui donnai des éloges ; nous rentrâmes à l'hôtel où, avec autant de surprise que de plaisir, je trouvai B. . . . nous soupâmes ensemble. B. . . . . . est fort gai, c'est un Préville, il a le délicat de ce vieux comique.

Le lendemain je me rendis chez l'Histrion et déployant toute ma sensibilité, je lui donnai une *l'épine* ; il me félicita de mon bonheur et me *jura* un attachement inaltérable.

Mon bonheur était dans la classe des caprices de la fortune, Norris quitta Paris, en me laissant de hauts témoignages d'une longue amitié ainsi qu'une femme qui ayant débuté dans la carrière de la vie par une union délicieuse, craint les hasards des rencontres ; je me renfermai dans ma

sagesse et l'hiver fut consacré aux souvenirs des bienfaits du plus aimable des citoyens de l'île de Mercure. Mais le soleil était au commencement de sa course et je sentais que la reconnaissance est une faible barrière contre le *besoin ;* je n'avais que cinq lustres, je visitai ma garde-robe et j'allai admirer le réveil de la nature dans les bosquets du jardin Égalité, mais nous étions au printemps de la liberté (1), le goût des plaisirs avait fait place à la noble envie de briller dans les arts sublimes, je vis au jardin Égalité des tables chargées de glaces à l'orateur, de biscuits à la constitution, de bavaroises au génie, de pastilles à la motion.

Vénus n'entend rien aux allégories scientifiques et je volai aux Tuileries ; c'était un de ces jours que le patriotisme avait choisis pour rappeler à son souverain que les citoyens peuvent penser tout haut, un

---

(1) Et c'est le temps où la sagesse se manifeste.

très-joli cordon aux trois couleurs fermait le jardin et se chargeait de toutes les galanteries que la démocratie adressait au Roi.

C'est là que, pleins de feu, Anacharsis, Barrere,
Promenaient gravement, les maîtres de la terre;
De constitution; rêvant tout à loisir,
Fournissaient aux rieurs, un plus friand plaisir.
C'est là qu'un souverain, dédaignant sa couronne,
Par sagesse, aux gougeats, abandonnait son trône,
Disciple bien soumis du profond Mirabeau,
Changait son diadême, en un pesant chapeau,
A la félicité, préférant l'espérance,
Dans un affreux chaos, précipitait la France.

Je traversai cette allée trop fameuse et partout je me convainquis, hélas ! que l'esprit français avait changé en vingt-quatre heures. Je laissai cette brillante *nation* se livrer à des saillies d'un genre nouveau, et j'eus recours au *grand moyen*. Mais ô bonheur ! au moment où des larmes s'échappaient de mes yeux, le plus joli jeune homme me demanda d'une voix angélique, si je voulais un bras; il était de

de mode de parcourir les rues en quadrille armé de flambeaux, je n'étais pas sans frayeur, j'acceptai. M. le Comte Aost de Risso est fait comme votre M. de Vénieux, il me plut et l'amour une seconde fois ouvrit sous mes pas l'abîme de la misère. Mais qu'est-ce que le *sentiment* si l'on ne brave tout ? Bientôt hélas ! sous la rose décolorée je cueillis l'épine empoisonnée. Risso reçut le contre-coup de ma blessure, mais il ne put se relever et le malheureux périt sous les coups multipliés du sort ; réduite à la plus affreuse indigence et la sentant plus vivement par la rechûte, j'allais maudire l'existence, le hasard me conduisit au temple d'Esculape ; un de ses ministres méditait la loi du Dieu dans un bois sacré ; il me vit et lisant sur mon front le trouble de mon ame, il vint à moi et me demanda avec bonté quels étaient mes vœux. Sa figure vénérable m'inspira de la confiance et je lui ouvris mon cœur. Il donna des larmes à mes souffrances et m'offrit dans

le temple, l'asile consacré par le Dieu, aux mortels affligés. J'acceptai, je pénétrai dans ce lieu de douleurs, j'y vis, ciel ! quels tableaux ! présenté par le bon ministre, je fus traitée avec égards; me voilà donc dans cette classe abjecte que je ne regardais qu'avec horreur ! je suis donc...! O dieu ! pourquoi, dans cet instant où la nature se reproduit, ne daignas-tu pas m'appeler à toi ! J'étais absorbée dans mes pensées; le passé, le présent, l'avenir, jétaient mon esprit dans un désordre que je ne puis peindre; mais cessons ces tabeaux, Fidgella, *ce sont les suites de l'inexpérience*; le pieux ministre m'annonça que le Dieu m'avait regardée dans sa bonté; il me rendit au monde en m'assurant que j'étais sous la protection de la divinité.

En effet je trouvai près d'Antin un appartement commode où l'on se plut à me prodiguer tout ce que veut l'aisance. Le ministre vint me voir et fut charmé de ma bonne mine; il s'assied, un dîner splen-

ditle rappela la gaieté chez moi et il me demanda l'histoire de ma vie. Les dieux savent tout, mais leurs ministres ne peuvent que méditer et tirer les conséquences nécessaires au bonheur de la vie.

Il me plaignit, me consola et ne vit dans ma conduite que la conséquence d'une faible éducation ; ma famille, m'apprit-il, n'ignorait ou ne devait ingnorer aucun de ces évènemens ; sans doute elle croyait mes malheurs mérités, mais il était possible qu'une démarche respectueuse attendrît un père, ou, au moins, émût une bonne mère.

Le ministre sut me persuader. Mais la bonté de son cœur ou son ignorance du monde l'abusaient sur les vertus de ces êtres qu'on nomme parens ; je reçus de mon père une lettre portant le caractère que je lui connaissais ; il faut pour son honneur, la laisser dans l'oubli ; l'homme est né peccable et le sage, peut-être, condamnerait l'auteur de mes jours pourquoi?

interrompit Fidgella, je n'ai pas d'idée d'un bon père, daignez m'en exquisser le portrait. Je ne le puis, continua Isménée, si mon père fut aveuglé, par des préventions ou par ses principes, il est de mon devoir de respecter en lui l'image du très-haut. Fidgella se tut; il est de certains esprits heureusement nés.... quoique je m'attendisse à cette marque de la bienveillance d'un père, je fus sensible à l'intérêt tendre qu'il me témoignait, dans ma joie je la communiquai au bon ministre. Il sourit aux bontés de l'auteur de mes jours, et me dit qu'il avait atteint le but qu'il s'était proposé. Chargé d'une nombreuse famille, mon père avait un double mérite à m'ouvrir ses bras, mais le Dieu avait contracté un engagement dont aucun mortel ne pouvait le délier. A dater de cet instant je lui appartenais; comme interprète de la divinité, je vivrais sous sa protection, jusqu'au moment où le roi des Dieux daignerait ordonner au destin de me sourire.

Je revois le ciel dans toute sa beauté, le bonheur embellit encore l'horizon, suis-je au nombre des vivans ? J'avais peine à le croire ; les témoignages multipliés de l'amitié du docteur me rendirent à la paix. Quelques jours se passèrent dans cette position : le voile se tira peu à peu ; cette félicité si sûre, si prochaine s'évanouissait, je n'étais que par les bontés d'un mortel divin à la vérité, mais mortel, je n'étais rien ; je frémis de ma position. Mais, quelles seront mes ressources ? . . . . Le travail, mes premiers besoins étaient satisfaits, je pouvais

M'étayant des bontés d'un mortel vénéré,
M'élever à ce rang, du vulgaire abhorré.

La raison m'y conviait, mais le nombre des malheureuses condamnées par leur naissance à servir les caprices des autres, avait doublé depuis quelques années et . . . j'étais jeune, belle encore, tirant le rideau sur le passé trop sévère, je m'élançai de rechef vers Cythère, sans songer que,

si la classe ouvrière s'est vu décupler ; celle, plus abjecte, des prêtresses de Cypris a reçu dans son sein, non seulement les filles abandonnées par le libertinage et leur nullité, mais celles que l'amour du travail retient dans les liens du devoir ; j'avais séduit un demi dieu, ne pouvais-je conquérir les hommes ? sans doute ! je ne serai pas aux caprices, à la brûtalité ; mes faveurs se mériteront, et un regard sera le prix de *l'éloquence* ou *de la noblesse*; mais bientôt réprimant une imagination trop vive, je me voyais sous l'œil paternel de la loi, trompée par des dehors séduisans et de nouveau...... Aux pieds du charitable ministre : puis rendue à la légéreté de mon sexe, je me plaisais à faire le tableau des jouissances qui attendent et enivrent la femme qui se perd dans la multitude des nymphes de Paphos. On sensque, pour attendre à cette liberté d'esprit, je dûs long-temps méditer l'histoire de Sapho, d'Aspasie et de Ninon. Oui, ma chère

Fidgella, la philosophie est nécessaire lorsque l'on est forcé de s'écarter des routes battues ; l'homme qui s'étonne de la résistance des lois, se perd en vagues raisonnemens pour prouver qu'elles sont ridicules. Le libertin rit de la divinité qui condamne ses excès ; le poëte dont le génie est au-dessous de Fabien P..., imite Voltaire, fait la guerre aux saints et prend le nom de Chénier.

Je suivis donc ces grands modèles et m'élançai dans le tourbillon : sotte imitatrice du morose anglais, plus d'une fois une main avait sondé ce cœur, je ris de ma bonhommie et j'allai me baigner dans le Lethé : j'en sortis plus belle qu'à mon aurore ; le plaisir unit ce front long-temps sillonné par les soucis ; grâces à l'eau précieuse du docteur *Afforti*, le chagrin céda aux roses de la santé ; brillante des dons d'Esculape et de Flore, je reparus dans ce monde enchanteur ; *la Nation*, les Italiens et le charmant théâtre de *Delomel*,

rue de Louvois, furent l'arène où la moderne Circé déploya ses charmes.

Mes succès furent éclatans, j'avais le mérite de la nouveauté; j'avais disparu pendant un semestre, cela avait suffi pour m'effacer de l'esprit de nos jolis jockeis.

Le folâtre Français las du délire inutile des révolutions, quittait la tribune démagogique, la salle carmagnole, et redevenait le *chevalier à la mode*, dans le boudoir des Théroigne (1); le poëte *Fabre*, l'orateur, le roi de la tribune *Hérault*, alors plus qu'à la mode, furent mes plus assidus écuyers; mais je connaissais ces jouissances, elles n'avaient plus rien de piquant, j'ambitionnais un genre de gloire que je ne pouvais définir. Indifférente comme tous les heureux (2), je me livrais aux plaisirs sans nuls désirs; mes deux pi-

(1) Il ne serait pas surprenant que j'écrivisse mal ce nom, le mépris l'a effacé des annales de nos jolies erreurs.

(2) Mot du Conseiller d'Etat, Régnault.

queurs m'en faisaient souvent la guerre ; un soir on donnait une nouvelle pièce à *la République* (1), ils savaient que ma cervelle fermentait, ils me proposèrent le spectacle, je cédai machinalement. La pièce tomba ; quoiqu'elle fût dans le sens du jour, le public envoya à l'école normale, auteurs et acteurs. Les acteurs renvoyèrent la leçon à l'auteur ; furieux, il parut au balcon (2), c'était une femme ; vous jugez de ma honte : ce sexe qui ne produisit que des génies (3), baffoué en ma présence ! je me serais volontiers évanouie,

---

(1) On ne sait pourquoi ce théâtre a pris ce nom, tous les spectacles y ont le même droit. Les sujets qui le composent, comme tous les hommes sans caractère, encensent tous les partis.

(2) Un poëte va ordinairement au parterre, sa modestie y est en sûreté.

(3) Excepté Pigault-Lebrun, Dorvigni, Faverolles, Saint-Venant, Cousin d'Avallon et le célèbre Lecointe-de-Laveau, tous les romanciers à la mode sont des femmes.

si le désir de la vengeance n'eût enflammé mon cœur. Je fus rêveuse toute la soirée; mes cavaliers plaisantèrent, suivant l'usage, le pauvre auteur, et leurs bons mots furent d'autant plus piquans qu'ils attaquaient une femme.

Oui, c'est assez commun, quand on n'a rien à dire,
De mettre Iris en scène, on arrache un sourire.
Et Molière, lui-même assez fécond en traits,
Osa contre Araminthe, essayer ses pamphlets:
Mais ce qui dans Molière, a pu paraître injure,
Dans nos auteurs du jour, n'est que carricature.

Ils me raillèrent sur mon air triste, et me demandèrent si j'avais pris le deuil de la nouvelle Muse; je revins à moi, je répondis à l'attaque, méditant de sinistres projets. Je me mis au lit dans ces dispositions.

J'imiterai, lecteurs, ce parti qui me plait,
Car je veux me relire et sentir mon effet.
Ça prend une tournure! avant peu, je le pense,
Notre institut charmé, m'admettra dans sa manse.

CHAPITRE V.

Bonheur ou jouissances.

Ainsi que dit Voltaire, il n'est de vrais plaisirs,
Que de nos gentes sœurs, dans les doctes loisirs.
Qui ne fait pas de vers, n'a point de jouissances,
De salut, hors le Pinde, il n'est point d'espérances.

AINSI que les grands poëtes, sur les pas desquels je marchais, en une nuit j'eus dressé le plan d'un mélodrame en quatre actes, en prose, mêlée de musique, intitulé *les Talens vengés*. Animée de tout le feu de la composition, les scènes furent faites, l'ouvrage porté, lu et reçu avant que je me réveillasse, et à l'apparition du jour je fus tirée du sommeil par une migraine à me casser la tête. Je ne songeai plus qu'à rafraîchir mon esprit dans douze à quinze jattes de thé. Hérault vint prendre un déjeûner, il me trouva absorbée et me

demanda le premier acte de la tragédie, à laquelle il présumait que je travaillais.

A ses yeux égarés, à son regard farouche,
On reconnaît l'auteur, qui, d'un couplet, accouche

Je souris avec lui et lui fis part de ma belle nuit : C'était bien d'une femme, me dit-il, encore si j'avais de la mémoire. . . . Il me savait du goût, il m'engagea, non pas à travailler pour le théâtre, il connaissait l'esprit de ce que l'on nomme si bonnement des artistes.

Il savait qu'au théâtre, il faut être connu,
Et que là, moins qu'ailleurs, on aime un parvenu. (1)

Mais à essayer le roman, carrière qui, quoique pénible, est la plus facile. Tous les jours on ne voit pas des *Florian*, des *Le Sage*, des *Fénelon*, des *Prevost*, mais on peut se rouler parmi les *Radciffe*,

---

(1) N'est-ce pas C. Gobert, que vous n'aimez pas la poésie nouvelle ?

les

les *Riccoboni*, les *Périer*, les *Bournon-Malarme*, sans se déshonorer. Mon mal de tête me refroidissait un peu sur les ouvrages où il faut joindre le mérite de l'excellence à la promptitude, et je songeai à *Illyrine*

Hérault m'entraîna au Lycée, tout me souriait ; la fortune semblait honteuse de m'avoir oubliée. Mon enfant fut la clef qui fixa la roue. Une foule d'admirateurs s'empressa de saluer la onzième Muse. M. de Césanne, ce fortuné valet, osa se mêler parmi mes soupirans ; il me reconnut et s'éclipsa un moment. Les rayons du soleil dissipèrent cette ivresse, et je vis entrer une escouade de gastronomes ; ma table fut en un instant chargée des tributs de l'univers : M. de Césanne entra en costume de Marivaux, il me présenta la main et me plaça à l'autel ; je jetai un cri et reconnut le bon Césaire ; c'était débuter avec l'éclat qui convenait à une initiée aux mystères d'Apollon ; mais quelqu'enclin

que mon cœur fût aux plaisirs, je ne pus oublier que M. le banquier de Césanne avait tenu la serviette derrière moi.

Cet orgueil était peut-être déplacé, j'étais femme *à la mode*, et M. de Césanne dans la cathégorie du jour; j'étais née et redevenue roturière, et la roture peut tout faire.

Au superbe manant, on permet de tout faire,
De labourer et de fendre la terre.

Mais en recevant les honneurs de marquise j'en avais pris le goût, et monsieur de Césanne en fut pour sa galanterie. Le galant et sentimental banquier comprit ce qui se passait dans mon cœur, et ôtant de son doigt un anneau de diamans, il me l'offrit à genoux comme le gage de la pureté de ses intentions.

Le mariage à madame de Beaulys! la proposition était neuve, je souris. M. de Césanne se rappela qu'il avait été Césaire et recula dans le cercle des mes amis.

J'avais juré fidélité à la philosophie, et en maîtresse qui sait juger une sujette, elle me servait libéralement ; j'étais dépouillée du vieil homme, je ne vivais que par l'amour et pour moi ; dans l'abnégation des faiblesses humaines, j'avais conservé un cœur : la nature n'avait point voulu céder le beau privilége d'être quelquefois sensible. Un beau jour de septembre j'étais allée au bois de Boulogne me délasser des délicieuses journées du 2 et du 3. Ivre de plaisir, je trouvai mon appartement tendu de noir et le portrait de ma mère renversé ; un pressentiment de mon malheur fit évanouir la troupe des folâtres plaisirs. On m'apporta le billet fatal et je tombai aux pieds de ma bonne mère. Je mouillai son portrait et lui adressai de sincères éloges.

Une mère, toujours, doit occuper un cœur ;
Qui n'aime point sa mère, éloigne le bonheur.

J'avais promis de ne point paraître sur

le sol paternel ; cet évènement me fit, avec plaisir, transgresser mon serment ; je partis pour M***, mais dans l'état d'une des déesses de l'Olympe ; je ne voulais pas que ces petits bourgeois fissent une comparaison injurieuse. Je descendis au tombeau de ma mère et je le jonchai de pensées. Je vis le C. Febila, mon cœur s'émut. La vue de cet homme, pour lequel la nature commandait le respect, fit sur moi un effet inattendu : on ne peut qu'aimer un père et j'oubliai mes premières années ; je me prêtai à tout arrangement. Depuis mes désastres je n'avais reçu aucune nouvelle de cet enfant dont ma mère avait bien voulu se charger, je ne croyais plus être mère ; mon père élevait une jeune personne fort jolie, à la rusticité de ses formes et de ses manières, ton que mon orgueilleux père affectait, ainsi que le fou de Western, pour contrarier les grands de son endroit ; au gothisme de cette jeune fille je n'aurais ac-

cordé aucune attention, si certain sentiment ne m'eût, à sa vue, arraché un sourire.

La sensible nature a des pressentimens,
Qui savent bien remplir la lacune des temps.

La sensible enfant le sentit et se jeta dans mes bras ; c'était Beaulys, je la pressai sur mon cœur.

Le romantique séjour des champs n'a aucun attrait pour le citadin sans goût ; je songeai à revoir le cirque des jeux, mais ma fille m'intéressait et je ne voulus plus m'en séparer. Mes sœurs, auxquelles elle était utile, combattirent mon idée, et mon père qui, sans doute, craignait de se voir bientôt père d'une nouvelle du Châtelet, se joignit à ses filles chéries. Peut-on refuser aux larmes d'un papa ?

Montée sur mon galion, je fis mon entrée à Paris ; mes premiers besoins furent d'aller embrasser le docteur ; il me félicita de mes succès, je laissai sur une commode un assignat de deux mille fr.

Sage, quoiqu'étourdie, on connaissait le cours,
Mon assignat marquait encore ses vingt jours,
Car ce papier joli, chez tout homme un peu sage,
Loin de courir en feuille était à peine en page,
Vive la confiance ! ah ! graces aux penseurs,
Nous devons de n'aimer que les lourdes valeurs.

Libre envers la reconnaissance, je songeai à l'amitié. Césanne me reçut avec les transports de l'amour. Nous nous rendîmes aux plaisirs; dissemblant de ses confrères, Césanne était noble : il avait vécu, il est vrai, parmi la noblesse, et rien ne donne le bon ton, comme la société des premiers de l'état. Césanne craignit, pour moi, l'ennui de la jouissance, il laissa Paris derrière lui et me conduisit dans cette petite maison que mes amis ont eu la bonté de nommer le temple de Vénus ; j'en fus charmée, il glissa sous ma serviette le titre de sa maison. Ce séjour joli vit souvent l'amour payer les dettes de la reconnaissance. Césanne était mon chevalier, il disposait, pour moi, de tous les momens

que d'heureuses et nombreuses affaires lui laissaient ; nous parcourûmes la banlieue de Paris et chaque temple de Bacchus vit le triomphe de l'amour. Fatiguée de plaisirs, j'étais un matin profondément endormie, il entra chez moi et posa sur mon autel le titre, en papier en forme de fleurs de lis, de la terre de Beaulys, terre qu'il avait achetée des créanciers de mon époux infortuné.

Midi me réveilla, j'ai l'habitude, habitude indiquée par Mme. de Guerchi, de me frotter la figure avec une mousseline ; ce linge représentait un vase où je vis ce joli papier ; j'admirais ce petit chef-d'œuvre et ne voulant pas détruire le fruit d'un travail, sans doute, bien long, j'allais sonner quand, cédant à sa nature, il se déploya et m'offrit son trésor. Je reconnus la main de Césanne et je couvris de baisers la seconde des fleurs ; me voilà donc redevenue membre de l'Olympe, me voilà encore à l'abri des coups d'une fortune trop capri-

cieuse, ou pour mieux dire, me voilà redevenue la favorité de cette fole déesse ; je profiterai de ses loisirs. Mais, ainsi que mes co-déesses, je résolus d'agir suivant l'art, je connaissais le peuple, ou, si vous voulez, l'esprit public ; je restai Isménée, la simple Isménée, pour le peuple philosophe de la cité parisienne : j'étais veuve, mariée dans un temps où les distinctions étaient nulles, et je ne pouvais plus songer à un vain titre.

Car, dans ce fier Paris, l'orgueil n'est plus de mode,
De la *simplicité*, l'on a pris la méthode.

Je ne croyais pas Césanne, autre chose qu'un homme heureux, ce procédé m'enchanta ; je me levai et fus lui donner le prix de la courtoisie. Il allait se mettre à table, il m'avança un siége, et demanda ses chevaux. Nous arrivâmes à Beaulys ; j'y reconnus le ton de mon époux, et je lus dans le ciel le destin qui m'attendait.

Je fis mon entrée à Beaulys, quoique la philosophie eût, depuis long-temps, proscrit les distinctions, mes nouveaux *concitoyens* s'empressèrent de me rendre les honneurs de dame ; un *Te Deum* fut chanté dans une des caves du château, un dîner, un bal et un feu de joie, aux frais de la dame, inscrivirent cette journée à la suite des époques fameuses de l'histoire des Bourgades.

La vie de Mme. la marquise de Beaulys m'avait éclairée, je résolus de vivre noblement, mais de poser des bornes à la folie humaine ; ma petite succession, l'amitié de Césanne, aidèrent le ciel et je pus enfin compter sur l'avenir ; mais, chère Fidgella, au milieu des plaisirs de l'opulence, je sentais dans mon cœur un vide, dont je ne pouvais me rendre raison, j'aimais Césanne et je baillais près de lui ; un soir assise dans un bosquet, ennuyée de tout, je relisais les mémoires de ma vie ; Sapho, la jolie Sapho, cette enfant de la

douleur, vint embellir mes idées ; je rentrai et m'en occupai toute la soirée, l'aurore me surpris lui souriant ; mais une idée pénible obscurcit mon imagination : mes charitables parens, n'auront-ils pas raconté et amplifié à ma fille, l'histoire de sa mère ? Suis-je une femme estimable aux yeux de Sapho ?

Je connais des humains la manière de voir,
De ma fille, être aimée, ah ! je n'en ai l'espoir.

Mais la nature, mes tendres amitiés à ce voyage, où elle sembla me voir avec plaisir, me rassurèrent un peu, et Sapho revint dans ma pensée.

Ma vie à Beaulys était simple, dans les premiers jours d'un établissement, il faut se contenter

D'admirer la belle nature,
Et de jouir de ses effets :
De sourire à la créature,
Et de répandre des bienfaits.

Car les amateurs de plaisirs n'ont pas le

génie d'Epicure, et il me fallut épier un coup d'œil de la renommée. J'étais provisoirement au seul Césanne, qui, galant de tradition, se mettait en douze pour varier mes plaisirs. Après un mois de *résidence* à Beaulys, je m'ennuyai de la souveraineté et je volai à Paris. A la barrière je quittai le diadème de marquise et je coiffai le chapeau de grisette; je courus Paris et m'amusai à voir le carnaval patriotique; je ris beaucoup à la vue des trois loges des nouveaux Francs-Maçons, la Pentarchie, les Anciens et les Cinq-Cents, dans lesquels l'Epicurien n'en aurait trouvé qu'un. D'un œil observateur, je voyais ces fêtes, *dites Nationales*, où, copie des saturnales, les petites grisettes usurpaient le rang des déesses, où du haut de son char l'amateur de Plutus voyait *Sophie Petla* jouer le rôle de Junon, aux applaudissemens de la commune émerveillée.

Dans ces courses philosophiques, je marchais seule et dans le style des acteurs

de ces mélodrames ; un soir j'étais haletante, c'était le jour de la fête de l'Etre-Suprême, après six heures d'une marche *pompeuse*, je me sentis défaillir ; cependant ne voulant pas que l'homme *simple* crût des récits mensongers, et me proposant de publier l'ordre et la marche de la fête, je tins bon ; mais j'étais femme, et sans le plus joli citoyen soldat, la postérité allait perdre la narration impartiale de la première et de la plus auguste des fêtes dont les Français se soient jamais amusés. Le service n'était pas forcé et l'obligeant républicain me porta chez Godeau.

Charmant limonadier dont les glaces divines
Valent bien, de Verry, les œillades mutines.

Le sirop d'Henrion (1) me rendit mes sens, je retournai chez moi, soutenue par ce véritable chevalier, car il portait le costume de Mars. Entre mes murs et

(1) Jolie confiseuse de Paris.

protégés par mes rideaux, nous respirâmes, et je pus me livrer à un petit mouvement de curiosité; don Fabulas était un peu au-dessus de l'adolescence, beau comme *Monrose*, spirituel comme le poëte St.-Martin, profond comme *Dari*, ardent comme Théophile; ces qualités en faisaient un être qu'on ne pouvait comparer qu'à mylord P...; ses discours jetèrent dans mon ame un trouble que je n'éclaircis que trop tôt.

Philosophe, je me livrai à ce charme nouveau et au milieu des calamités publiques, je trouvai le moyen de couper une plume à l'amour. Ce jeune homme était divin, mais, sa figure était voilée par une teinte terne que je crus de la mélancolie, d'après le caractère des Espagnols. Je fis des efforts pour le naturaliser, mais je soupçonnai bientôt le motif de sa taciturnité; don Fabulas rougit d'être descendu au-dessous d'une amante, et prenant le ton d'un fier Castillan, qu'une noble éducation a poli, il accourut chez

moi ; je l'avais deviné, il ne trouva que Mitti, l'orgueil Espagnol fut cruellement blessé. . . . . Mais ingénieux comme un compatriote de Michel-Cervantes, il obtint de Mitti l'adresse de mon intendant et tomba à Beaulys un beau matin, au moment où je le croyais à cent lieues de moi ; il embrassa mes genoux et . . . *m'assura* de sa reconnaissance.

Au milieu de ma prospérité, savourant le parfum de mes fleurs et foulant les roses que l'amour effeuillait sous mes pas, je reçus une lettre de M. *** Je ne m'étais point souciée d'entretenir de correspondance avec ces gens là.

Agissant avec eux, suivant leur saint exemple,
J'avais, de la nature, enfin, fermé le temple.

Je fus étonnée du paquet, mais le cachet m'en donna l'intelligence.

Le citoyen Fibela avait suivi ma mère ; aussi bon qu'elle, Dieu lui avait fait la grace d'ouvrir son cœur à la voix de la

nature. A ce moment terrible où l'homme quitte la terre et va présenter ses comptes à son maître, qu'il soit de la Lande ou bien Labre,

Philosophe ou pieux, dans ce fatal moment,
Il faut s'agenouiller devant le firmament.

Dans cet instant où l'homme n'a plus l'avenir pour abri, où l'on sent la nécessité de ne point paraître devant le juge suprême, chargé de l'animadversion des siens, Isménée trouva grace devant son père. La lettre qu'il m'écrivit à ses derniers momens et que la charité fraternelle ne put me dérober, contenait l'ame de ce bon père; il se faisait mille reproches de sa sévérité et s'accusait devant le ciel d'être coupable de mes égaremens; cet écrit m'arracha de bien sincères larmes; j'aimais mon père et je le plaignais d'être sous le joug d'enfans indignes de lui. Cette lettre, Fidgella, veut être conservée, et si je ne pus jeter des fleurs sur les jours d'un père, que ma tendresse lui offre, dans sa publicité, le tribut d'un cœur où il régna toujours.

Dans ces tristes momens, où loin, ja, de la vie,
L'ame ne veut sortir de sa prison flétrie,
Je reviens, Isménée, à ses doux sentimens,
Qu'un père, ainsi que Dieu, doit à tous ses enfans.
Je ne te hais point, mais comme un sage père,
Je voulus te serrer, aux bornes de ta sphère,
Je pouvais avec sens, y trouver le bonheur,
Eh! ne me souvenais, que, jadis, j'eus un cœur,
Imbu, de nos penseurs, de la fausse doctrine
J'appelai ton hymen, union clandestine.
Si, par fois, je souris, au nom de ton époux,
C'était pour me livrer ensuite à mon courroux :
Triste prévention ! elle eût pu, dans ma fille,
Faire naître un sujet, honte de ma famille ;
Tu sus les éviter, ces travers odieux,
Et ton père, Isménée, est mort moins malheureux.
D'inutiles regrets, suffisent-ils à l'ame ?
Quand je sais que pour moi, ton cœur est tout de flamme !
Oh ! ma chère Isménée, à mes derniers instans,
Puis-je, sur mon tombeau, voir tes yeux caressans !
Non, tu vis loin de moi, tu ris à ma mémoire,
Je t'ai trop maltraitée, oui, je puis bien le croire !
Mais, de ta tendre mère, on te donne le cœur,
Tu me pardonneras, ma fille ! ton malheur !
Adieu, je quitte un monde, odieux et perfide,
Sois heureuse, ma fille et que l'honneur te guide.

En qualité de fille d'Apollon, je n'ai pas cru indigne du Dieu, de décorer les dernières paroles d'un père, de tous les ornemens de la poésie; le naturel, quoiqu'aimé dans ce siècle simple, me semble bon pour les gens qui ne savent point lire.

Vous dûtes, interrompit Fidgella, vous sentir encore fille; on pardonne, dit Isménée, aux remords d'un criminel, on doit tomber à genoux, lorsqu'un père écrit en ces termes. J'oubliai tout et mouillai cette lettre de larmes amères.

Je la lisais avec toute l'attention d'un esprit affecté, lorsque l'on m'annonça Mme. Belnach; je vis une belle femme, de la stature de Jeanne d'Arc, d'une figure douce et d'un maintien décent et même noble. . . . . Elle me demanda si la nature ne la nommait pas. Je gardai le silence. Elle m'embrassa et . . . nymphe des bords de l'Aisne et citoyenne de M.***, elle devait le jour au citoyen Fibela; elle en dit assez, je tombai dans ses bras et je prodi-

guai à ma chère sœur les caresses dont j'aurais comblé mon père.

Comme moi cette chère sœur avait quitté le foyer paternel, écartée par la sévérité et les intrigues domestiques ; comme moi, mariée contre le gré d'un père, elle avait vu l'œil de l'auteur de ses jours se détourner d'elle ; comme moi, un époux avait été l'instrument de la colère d'un père et comme moi enfin, le destin brisa des liens mal assortis.

Cette conformité d'infortunes unit à jamais Isménée à sa sœur. Douée d'une ame excellente elle est née pour faire le bonheur du mortel qui voudra une femme élevée dans l'innocence pastorale, Mme. Belnach m'avait crue une de ces femmes qu'une première faute a plongées dans le dernier degré de l'abjection ; il est à M.*** comme à Paris des tartufes, et Mme. Belnach s'était tenue à une grande distance. La conduite de la famille envers elle, au moment où la même erreur l'avait éloignée

du sol paternel, lui ouvrit les yeux, elle vit Isménée et sans adopter des principes tolérables chez la seule Isménée, elle se plut avec sa sœur et vint passer ses jours avec elle. Naturelle dans ses goûts, ma sœur sort peu, quelques amis lui tiennent lieu d'un monde qu'elle ne connaît et n'aimerait pas; nous ne sommes point parentes mais amies.

Hélas! chère Fidgella, le sort ne nous réunit que pour mêler nos larmes, meilleure que moi, ma sœur pleura longtemps son père, mais honorant sa mémoire, aucune plainte ne lui échappa sur nos ennemis; nous nous contentâmes de les livrer au mépris.

Vous ne connaissez pas, jeune amie, tout le hideux des dissentions domestiques,

Le frère contre un frère, armé secrétement,
Et comme le Normand, clandestin intrigant.

Elevées à l'école de l'adversité, vous avez toutes deux la même ame et le besoin

vous à unies. O Fidgella ! que l'expérience est fatiguante.

Cet être, qui dans les accès presque continus de son orgueil, parle avec tant d'emphase de sa dignité. . .

Depuis l'Anglais sombre et morose ;
Jusques au petit bas-Breton,
Il est du suprême bon ton,
De se croire quelque chose.

Cet être ne descend pas dans son cœur, il ne l'étudie pas et il condamne ; certes, je fusse restée vertueuse si mon père eût moins écouté l'amour propre ; je fusse redevenue sage, si la bassesse et la perfidie n'eussent entouré mon père. Mais il fallait que l'éclat des vertus relatives brillât à tous les yeux ; il fallait que de longs services ne fussent point perdus par l'apparition d'un être que l'austérité condamnait. Messire Astéri. . vénérable desservant de M. *** connaissait le cœur humain, et honoré de la confiance de mon père, il

avait plaidé ma cause ; religieux, mon père m'avait tendu les bras.

Sur les fautes d'autrui, mortels ouvrez les yeux,
Mais soyez indulgent pour le coco des dieux,
Nous dit le nouveau sage, au haut de cette feuille,
Où le soir, de *Sarud*, le savoir se recueille,
Mais *Sarud*, dans les rangs de la sage raison,
N'a pas le fier talent, que veut un feuilleton,
En vain chaque matin, sous le ton anonime,
Le compère se flatte, en prose ainsi qu'en rime,
Sarud n'est que *Sarud*, l'élève de ce dieu,
Qu'encense Letremol en un fort commun-lieu,
Mais pauvre philosophe, on connaît ta pratique,
Et ta philantropie est hors de la critique,
Il nous faut de ces gens vertueux par le cœur,
Et non modelés sur Voltaire le jongleur.

Mais il était homme et nos sages villageois avaient resserré le bandeau. Le ciel eût vu mon père s'asseoir aux pieds de la Divinité ; toute la France eût cent fois déifié ses vertus avant que je me fusse douté de son bonheur, si le bon, l'apostolique messire Astéri n'eût pris lui-même le soin de m'apporter les derniers vœux de

mon respectable père. C'est alors, Fidgella, que je connus cette œuvre dégoûtante : ressentant mes malheurs en mère, madame Fibela avait chargé mes frères de différentes sommes qui, dans le moment, m'eussent été du plus grand secours ; mais créés dans un accès de sagesse, ces amis de mon cœur avaient déposé dans les bois de Gnide, ce qui devait être offert au Dieu de la gêne ; puis feignant d'être scandalisés de mes déports, les grands saints amusaient mon père du récit de mes gestes ; le bon M. Fibela reprimandait sa femme et ma tendre mère, tout en me condamnant tout haut, priait le ciel, tout bas, de me regarder dans sa bonté.

Mais il est un terme aux plus grandes vertus ; mes parens attendris par l'exemple d'un père, revinrent à des sentimens plus doux ; je respectais un père, je n'aurais eu aucun ménagement pour les gens qui se plaisaient à jeter un fagot sur mon bucher ; ils le sentirent et répandirent sur Sapho,

les bienfaits d'une ame repentante : je fus sensible à cette conduite, mais y gagné-je ? peut-on changer de cœur ? On s'embrasse, on se serre la main, mais le venin est là. . . . . .

Tu comprendras ceci très-sensible rosiés,
Si le sort t'eût servie, on nous foulait aux piés.

Que peuvent-ils pour ma fille ? . . . . Je crains de pénétrer leur ame et je me contente de regarder mes parens comme des êtres indifférens.

Tel fut le récit d'Isménée : Fidgella était étonnée que tant de malheurs et tant de gaieté pussent être compatibles: N'en soyez pas surprise, lui dit Isménée, la vie est formée de trois époques ; la confiance ouvre la carrière, l'adversité ombrage le printemps, et l'égoïsme, fille de l'expérience, guide l'homme. Vous m'avez vue au faîte de la félicité, jouir de la fortune en étourdie et creuser l'abîme où je devais trouver l'expérience ;

j'étais trop jeune ; écoutant les leçons de la sagesse, user des moyens légitimes, et par la vertu, quitter son empire et connaître encore la félicité, mais sacrifiant à la nature, suivre le faux sentier de l'humanité et m'écraser la tête aux pieds du roc de la misère ; enfin saisir la main que me tendait la providence, et sur les pas de l'expérience sortir de l'obscurité et jouir dans vos embrassemens, chère Fidgella...... d'une nouvelle et inaltérable félicité.

L'homme, chère amie, n'étudie pas, il vit : si, par fois, il compare, c'est qu'il craint. Je ne connais pas le monde, car il existe des pères tendres et habiles dans l'art de guider l'enfance, et de bons parens; notre bonheur dépend de nos instituteurs et, peut-être, une famille ne pleurerait-elle pas sur les déportemens d'un fils, si le père eût été un homme; Fidgella écoutait, elle admirait Isménée, elle réfléchissait... Ses aventures avaient un certain

air

air de ressemblance. . . . . . Elle embrassa Isménée, lui témoigna sa reconnaissance de tant de confiance et la nomma sa seconde mère. Il était tard, et nos deux belles livrèrent à Morphée des sens fatigués par la tension de l'esprit.

Je ne dormirai point, comme mes deux actrices,
Mais je vais préparer, de plus fins artifices,
On dit que le Roman (1) dans les lettres n'est rien,
Pour prouver son état, lecteurs, lisez le mien.

---

(1) C'est l'opinion de M. Resiro, ancien et célèbre peintre et fameux amateur.

CHAPITRE VI.

Les Amis.

Qu'un jeune homme innocent, à me méditer, songe,
Je suis l'effroi du sot, qui se plaît au mensonge;
Je peins le vice affreux sous les plus rians traits,
Mais c'est pour éveiller les utiles regrets.

ISMÉNÉE avait lu dans le cœur de Fidgella, son ame s'était ouverte aux divers sentimens qui animaient son récit; Fidgella était une initiée au culte d'Epicure. Isménée sonna, un déjeûner fin réunit les deux amies et l'on vola à Paris.

C'est au sein des plaisirs, que l'ame se repose,
Volontiers pour le lis, on délaisse la rose.

Trop jeune pour méditer l'histoire d'Isménée, la jeune personne ne vit en son amie qu'un guide sage à côté duquel elle éviterait les embarras du voyage.

Forte de son expérience, fière de ses

adversités, Isménée ne voyait, de la vie, d'autre but que la satisfaction de ses désirs, en écartant tout ce qui tenait à la licence d'un cœur gâté. Elle n'hésita pas à se saisir de la confiance de sa nouvelle amie, à laquelle elle crut une ame faite sur la sienne et concluant, toujours d'après elle, qu'il faut, pour remplir le vœu du destin, suivre ses inclinations; elle avait jugé que Fidgella était née pour le monde et qu'elle devait être son mentor. Sous les yeux d'un homme, autre qu'Adelphi, les idées de la belle marquise eussent été éclaircies.

Mais ainsi va le monde, on donne peu d'avis,
On a des complaisans, au lieu de bons amis.

Livrée aux devoirs de son sexe et ayant touché le but que le ciel a posé aux vœux de la femme, Zephira jouissait. Au fond de son petit castel, entre son époux et sa petite marmotte, elle oubliait un univers qui ne la connaissait pas. Si par fois la

tristesse et un peu d'ennui faisait ondoyer le front de l'aimable St.-Firmin, le sourire, mêlé dans un baiser, ouvrait les cieux et nos époux se croyaient quatre millions de rente.

La maman Saint-Firmin n'était pas aussi calme ; la folie de ces premières années, que l'on croit composées de quarante-huit mois ; la nécessité, après trente ans de plaisirs, de s'enterrer dans les ruines d'un château que le zéphir, un matin, transformera en antiquités ; et puis .... tout cela ne lui donnait pas cette paix de l'ame que nos langoureux troubadours placent dans les nids de merles blancs.

A l'aide de la petite dot, le marchand de vin, le bottier, la modiste, le coiffeur et le boulanger, avaient reçu la solde de leurs livres. Le loueur de chevaux, le restaurateur, la lingère et la dame Canéani, célèbre artiste en drapage, rivale de la fameuse Bertin, et, dit-on, son élève, avaient juré d'être sages, à la vue d'un petit paquet d'assignats. Cela rayé de ses

tablettes, Mme. la baronne de Souci était rendue à sa gaieté et la soupe aux choux avait succédé au potage aux lentilles : mais il était écrit que nos seigneurs devaient acheter par mille sacrifices la paisible jouissance de leurs droits. M. de Vénieux avait terminé assez gauchement, mais il avait terminé l'affaire des dettes de M. de Saint-Firmin. M. de Vénieux était charmé de la noblesse de Saint-Firmin, et renonçant à jamais à tout sentiment que l'estime condamnait, il devint son ami. Il chanta ses louanges devant l'univers et fit, du globe, le théâtre de la gloire de St-Firmin ; mais toute la chaleur de l'amitié n'empêcha point un nuage de charger l'horizon. M. de Vénieux, jaloux de voir adorer ce qu'il pronait, toucha l'air, la foudre gronda et l'orage le plus horrible allait fondre sur St-Firmin ; frappé de terreur M. de Vénieux se jeta la face contre terre, il couvrit sa tête de poussière, mais aux dieux irrités il faut d'autres sacrifices et la perte du mal-

heureux Saint-Firmin fut jurée. M. de Vénieux s'humilia de rechef, il offrit cent holocaustes et se revêtit du cilice. Que ne peut l'héroïsme ! St.-Firmin trouva grâce devant le firmament, et M. de Vénieux, pour prix de sa vertu, fut chargé de lui transmettre les bienfaits des dieux. M. de Vénieux pouvait bien se permettre tous les soins pour un homme auquel un cœur tendre le liait, mais sa modestie se refusait à proclamer un bienfait par sa présence à Souci. Les dieux ne veulent pas de refus, ni même d'hésitation, et M. de Vénieux accepta l'honorable mission de tapisser de fleurs la demeure d'un ami ; cependant il sentait l'accueil qui lui serait fait, il voyait la bonne Saint-Firmin à ses pieds, St-Firmin à son col et Zephira..

Ce dernier personnage allait l'emporter, la sagesse le retint, et il préféra jouir en secret ; il chargea de sa procuration le C. Sinocertenimeno, chef du bureau des rélations sociales.

Revêtu du caractère de chargé d'affaires de la commission Olympique, le citoyen Sinocertenimeno écrivit au secrétaire du cabinet de M. le Baron. Tout homme de qualité qu'il était, M. le Baron se fut passé de ces honneurs. Il fut embarrassé et immobile comme un savant qui ne sort pas sans étonnement du cadre dans lequel il s'est renfermé ; le Baron perdit contenance. Mme. de St.-Firmin, succombant sous ces soins nouveaux, se refusa aux empressemens de l'homme d'état, et se retira dans le bois d'Esculape, en laissant à sa fille le dangereux honneur de jouer le rôle de Baronne.

Zephira embrasse le rayon sur lequel ses regards s'étendent ; son ame s'élève et on lit dans ses yeux qu'elle est née pour son nouveau rang.

Quand on possède le génie d'un état, les valets embarrassent notre action ; Mlle. Gertrude, fille robuste et taillée en Diane, céda le balai à Mme. Zephira et se retira

avec trois francs de gratification chez le citoyen Tinber, huissier, son père ; satisfaite d'avoir replacé cinquante francs et deux onces de bonne chère, dans la caisse de Madame, Zephira reprend son air gai et se prodigue tour-à-tour à sa mère et au petit poupon. C'est un ange que cette femme-là ; et l'on m'accusera peut-être d'avoir lu *la femme comme il y en a peu, du citoyen Marmontel*, qu'en ma qualité de femme de lettres, je ne connais pas, attendu que je ne fréquente que les grands hommes.

Mme. la sous-Baronne avait beaucoup de zèle ; le château présentait un aspect très-riant, mais en est-ce assez pour appaiser les dieux ? Non ! ils veulent que nous leur ressemblions et le citoyen envoyé de l'Olympique remit une note à M. le secrétaire de Madame.

On ne meurt pas des fatigues de la gloire, il est vrai qu'il faut, à ses favoris, les soins d'une tendre fille, Mme. de Saint-

Firmin avait pris une bonne médecine en apprenant le remercîment de Gertrude, mais il restait encore d'autres soins et la fièvre continuait. Un soir, après lui avoir donné le petit bouillon de veau, Mme. Zephira parla ainsi à Mme. la Baronne qui, voyant dans sa fille, une femme donnée par le ciel dans sa bonté, lui avait accordé toute sa confiance. Elle sourit à sa bru et releva la passe de son bonnet rond.

J'ai, lui dit Zephira, pensé quelques instans,
De nos très-chers amis, aux soins si bienveillans,
Nos finances, madame, il me faut vous le dire,
Se trouvent dans l'état que n'oserait décrire,
Cet homme si vanté, que l'on nomme Necker,
Vos comptes sont réglés, et l'arrêté très-clair,
Mais ce n'est qu'un papier, et ces feuilles charmantes,
De ce joli métal, ces images riantes,
Ces gages du bonheur, ici ne viennent plus.
Des antiques Hébreux, nous n'avons les vertus :
On ne satisfait pas la magnifique engeance,
Avec des comptes nets qu'arrête l'espérance,

Du haut de son chalet, le tranquille seigneur,
S'il ne lui jette rien, voit la terre en valeur :
Pour empêcher ces maux, madame, je propose,
De changer pour le gland, notre suave rose.
Au nom de nos amis, un noble citoyen,
De la tendre amitié, veut serrer le lien,
Votre ame généreuse à ces vœux doit répondre,
Permettez dans leur sein, que j'aille me confondre,
Vous connaissez mon cœur, sacrifice cruel !
Mais, qui ne doune un jour, au bonheur éternel?

Mme. de Saint - Firmin reçoit cette idée avec le plaisir qu'éprouve un prisonnier, dont le geolier ouvre le cachot à l'aspect de la liberté : toute suante de fièvre, elle sort ses bras alongés par le temps, et serre sa fille sur son sein affaissé par la douleur, et que la coquetterie a oublié de relever sur le moelleux d'un quadruple velours. St-Firmin, que sa tendresse appele chez sa mère, apprend cette résolution avec effroi : seule dans ce Paris, à combien de dangers ne va-t-elle pas être exposée ? Quelques délicats que soient ses amis pourront-ils toujours écarter les dan-

gers ? la vertu l'emportera-t-elle sur la philosophie ? Il veut s'opposer à ce projet, il veut y courir lui-même, mais un regard de sa mère, un baiser de son épouse, le réduisent au silence.

Mme. de St.-Firmin remet à sa fille la clef de sa cassette privée et une lettre pour le citoyen Darcis. Zephira visite le trésor, il était riche de quarante-huit fr. Ha ! on va loin avec deux louis numéraire! Elle descendit auprès de sa mère ; on mangea pour la seconde fois le quarteron de lard, ajoûtant son moelleux au suc appétissant de trois ou quatre gros choux ; puis mettant un genou en terre, on reçut la bénédiction de la belle maman, et une instruction très-paternelle sur la conduite d'une femme, jeune, belle et vertueuse, qui va seule dans une grande ville, où elle n'a que de mauvais parens, solliciter des créanciers : tenant la main d'un époux nous descendîmes dans la cour, transformée en pré, pour la commodité de sir Dasnière

qui ne se souciait pas d'aller à une lieue chercher le treffle et le chardon piquant, mais vertueuse, plus que l'exemple, nous refusâmes la charrette et voulûmes aller par étape ; Saint-Firmin déploya, pour cette fois, toute l'énergie de son caractère ; nous montâmes donc le char du célèbre Chrano ; donnant un dernier baiser à l'ami du cœur, nous dépassâmes les débris d'un pont-levis, que le temps, devenu philosophe, avait déchaîné pour la plus grande aise des pourceaux et des indépendans de la contrée. A peine un bois de sapin nous eut-il dérobé aux regards soupçonneux d'un époux, que nous tournâmes bride, et mettant d'Asnière sur la bonne voie, nous le renvoyâmes au château.

Si, comme le prétend le bachelier don Baltazard de Tolède, les voyages à pied sont les plus agréables pour ceux qui n'ont pas le gousset de peau ; Zephira dut se plaire beaucoup au sien : mais Zephira n'avait pas le robuste de la Senora

Baltazard,

Baltazard, un teint à la Rivet et de plus, elle était mère ; elle courait se jeter aux pieds de gens connus pour l'acerbité de l'ame ; elle était épouse, elle se souvenait d'années écoulées au sein des plaisirs ; la route perdit son aridité sous un torrent de larmes.

Nous arrivâmes à l'hôtel de Warwick, on nous avait parlé du citoyen Mallet, comme d'un mortel honnête à l'excès : en effet, il vit une jeune femme, jolie, vêtue en départementale de condition, il prit une chandelle et lui ouvrit le pre........ troisième.

Pour un maître d'hôtel, c'est pas mal débuté,
Mais Mallet est connu pour son urbanité.

Nous donnâmes deux secondes à un repos nécessaire et nous courûmes chez le citoyen Darcis, ami intime de Mme. la Baronne.

Le citoyen Darcis nous reçut avec cette distinction que veut la beauté.

Noble distinction, dont la trace se perd,
Quoique maint damoiseau, prétende être un
expert (1).

Il embrassa Mme. de Saint-Firmin, comme une ſemme à laquelle depuis long-temps l'estime et l'admiration nous lient. Nous lui peignîmes notre situation et nos espérances ; nous lui demandâmes des *conseils*, et que, d'une main protectrice, il daigna nous guider à travers les ronces du malheur ; le citoyen Darcis daigna nous sourire et nous promit ses services ; il s'approcha de Zephira, fit servir des raf-fraîchissemens et descendant aux plus petits détails, il parut s'identifier avec la jolie voyageuse : le vin était délicieux, les yeux de Darcis s'animaient ; il prit une main de Zephira et la considérant avec

(1) Il est d'usage aujourd'hui de saluer ; en plaçant les deux mains entre les jambes, le chapeau sur la tête et en avançant le col comme une oie qui cherche.

Superbe bonton de 1793. n°. 100.

plaisir, il lui renouvella ses assurances d'amitié. Zephira n'était pas à Paris pour se délasser avec le sensible Darcis, elle se leva et lui demanda dans quels momens.... Le vieux chevalier l'imita, il lui donna la soirée ; il lui demanda la permission de baiser sa main. Un ami de sa mère, cela peut s'accorder, Darcis lui mit au doigt un diamant d'un grand travail. Zephira étonnée ne put comprendre..... Darcis vit son trouble, il voulut profiter du moment, il l'entraîna sur un canapé; quelques renseignemens omis par la belle dame et prévus par l'ami, étaient nécessaires. Cette bague était un bijou prêté par Mme. de St-Firmin, dans un moment où l'on pouvait, avec quinze cents francs, se faire cent mille francs de rente. Le tendre ami ne croyait pouvoir trouver une plus belle occasion de lui prouver sa reconnaissance. Zephira rassurée ne trouva point d'expression pour le remercier ; son ame se livra aux douces espérances et elle

nommait déjà Darcis, son sauveur. Darcis lit dans ses yeux, il ouvre son secrétaire, y prend la moitié de la somme dûe et l'offre à Zephira ; tant de délicatesse confond les idées de Zephira, sa langue est paralysée par la pensée, ses yeux sont les seuls interprètes que peut trouver son ame; pénétrée de reconnaissance, elle tombe aux pieds de Darcis; emportée par le sentiment, elle ne peut songer à sa robe qui laisse voir une jambe divine. Darcis observe tout, enflammé, il enleve Zephira, la replace sur le sopha et lui représente qu'il a fait son devoir et qu'il veut terminer lui-même cette affaire : Mais il fallait qu'elle demeurât chez lui, et qu'elle l'honorât de sa confiance. A la merci des logeurs, on est en butte à mille désagremens; et dans le temple de l'amitié la beauté jouit en paix de ses droits.

Il n'était pas très-bien séant de loger chez un inconnu, quoiqu'ami de sa

mère ; mais il s'annonçait d'une manière si noble ! . . On crut devoir céder.

La chère St-Firmin connaît d'honnêtes gens,
Nos créanciers, bientôt, deviendront moins pressans (1).

Darcis appela auprès de sa jeune amie, tout ce que Paris a de plus séduisant. C'était un ex-procureur au Châtelet, devenu fournisseur et faiseur d'affaires ; il avait le ton fastueux du gueux décrassé.

De l'amitié sous le nom,
Il appela les Nymphes de Cythère,
Le grand désir bouleversa la terre ;
Mais chez Darcis, on ne vit Cupidon.

---

(1) Comme je ne compose pas un poëme, je ne m'attache pas au mélange des rimes : ces vers, d'ailleurs, sont à mon ouvrage ce qu'ést une broderie en laine à une robe à la mode, ou une capote à une très-jolie femme, ou la Titus à un jeune homme, ou la perruque noire à un vieillard, ou un carlin à une petite maîtresse.

Zephira fut charmée de cet heureux début, et la reconnaissance occupait son ame ; Darcis la conduisit à l'opéra en loge grillée, elle se rappela le souper de Saint-Firmin ; Darcis la mena chez Velloni.

Chez cet homme important, où l'homme de bon ton,
Du grand monde éloigné, retrouve le salon.

Et l'on rentra à l'hôtel l'ame toute aux délices de l'amitié ; le souper d'Epicure attendait la déesse et mille aimables secondèrent le Dieu. Darcis lui donna le bon soir. Avant l'aurore, il la fit prier de le recevoir et il ordonna le déjeûner.

Zephira s'habilla à la hâte et reçut Darcis ; on s'assied, il préluda par un verre de Bordeaux. Encore endormie, Zephira but sans réflexion, Darcis l'observait ; il lui annonça que l'affaire était terminée et qu'il lui remettait les acquits des créanciers ; transportée, la jeune Zephira se leva et serra Darcis sur son sein ; Darcis l'en-

leva et la jeta sur le lit. Ebranlée par ce mouvement, la nature se dégage des vapeurs d'un cerveau étonné; Zephira ouvre les yeux, voit le danger, pousse un cri et brise la sonnette. Darcis stupéfait et forcé de respecter l'innocence, sort furieux et cinq minutes après, un billet ordonne à Zephira de quitter l'hôtel.

Ce petit financier, n'était pas mal adroit !
Mais le plus fier génie a son quart-d'heure froid.

Zephira atterrée s'empressa de fuir de la maison de Satan. — Grand Dieu ! où suis-je donc venue ! hé ! c'est-là ce tendre ami de ma mère ! Ciel ! quelle ame auront ses ennemis.

Elle rentra chez elle et se livra à sa douleur. Les larmes ne ressemblent pas toutes aux cristalisations du Potose. L'angélique Zephira reprit courage, et de nouveau se perdit dans l'épais brouillard des idées; son esprit s'arrête à son oncle, cet oncle que nos cœurs méprisaient comme

un être vil ! mais dans la circonstance, le cœur fléchit.

Oui superbes mortels ! soyez, soyez bien fiers!
Le temps suivant Phébé, vous imprime ses airs.

Elle prend le modeste Bordié (1) et court, incertaine, chez le publicain Alfieri.

Pardon seigneurs marchands, si ma muse en furie,
Anime de vos traits, une plaisanterie ?
J'ai le plus grand respect pour l'homme juste et bon,
Mais le seigneur l'a dit, le marchand est fripon.

On l'introduit, le cher oncle la fixe avec des yeux de pitié ; elle lui raconte ses nouvelles aventures.

Le bon apôtre prend le ton d'un vieillard qui se sent arrivé au temple de Minerve ; il sourit de la confiance de ses nièces et trouve ses malheurs la conséquence d'une conduite irréfléchie. Puis prenant l'air doucement faux d'un mentor,

---

(1) Conducteur de cabriolet.

il lui demande de quel secours il peut être.

Ce n'est pas de l'argent qu'on lui demande, mais des conseils; son front s'éclaircit, mais des conseils valent quelquefois de l'argent, et le vieillard, quoique parleur en est aujourd'hui avare et le temps de M. d'Alfieri n'est pas à lui; il se plaint que toujours quelqu'incident enchaine sa volonté; des embellissemens, une fête l'appelent à sa campagne, il la renvoie à un mois et la met à la porte.

Zephira anéantie, reste sur l'escalier, plus d'espérances! Amis, parens tout me rejette! Eh bien! volons chez ces gens que nous trouvâmes dans la prospérité, peut-être auront-ils un cœur.

M. de Vénieux, toujours sensible aux intérêts de son ami, avait appris avec plaisir l'effet de son intervention auprès du ciel, sur l'esprit de Saint-Firmin; mais il vit avec chagrin que de hauts soins

le retenaient à Souci ; il pressentit l'arrivée de Zephira et s'empressa de sabler et de joncher de fleurs, les rues de Paris.

Zephira se rend rue St.-Victor, au septième étage d'une petite maison à une seule croisée,

Dans le quartier de l'industrie,
La terre veut l'économie,
On ne distribue à son gré,
Une perche en parterre et pré,
Ainsi que dans la noble ville,
Un seul galetas est l'asile
Du cordonnier, du rémouleur,
Riant avec le décrotteur.

Elle pousse et faillit briser une mauvaise porte de ais mal joints ; une voix rauque s'écrie. Elle répond, le petit homme retourne un escabeau et le lui montre de sa main. Zephira, les larmes aux yeux, peint au citoyen *Pierlet*, la situation de sa famille. Le négociant (1)

(1) Des gens qui se disent honnêtes prétendent que l'on doit exiger tout ce que l'on peut obtenir,

détourne avec peine de dessus ses louis, un œil enflammé par l'application, et pose, sur le monceau, une insolente main; il braque sa lunette sur l'intéressante débitrice; le philosophe, à son grand étonnement, se croit sensible; il sourit et d'une voix que l'amour veut adoucir et qu'il ne peut que cadencer, il lui propose de se rafraîchir. Zephira voit la bonté embellir les traits du Rhénéen, elle croit au bonheur. Un morceau de biscuit, un verre d'excellente Arcueil, remirent le calme dans l'ame de Zephira : — j'aime à rendre service — La renommée, le public — et la renommée, pour cette fois à raison; quoiqu'en général la réputation soit un édifice de gaze, supporté par les vents, je suis bien aise que le public me connaisse; vous voyez ma demeure,

---

l'argent étant déclaré marchandise. Ces gens-là ont lu Bestissimus, dans son traité des chefs-d'œuvre de la raison humaine.

je suis pauvre, et mon argent ne me rapporte que vingt-cinq, taux fort honnête et au-dessous du cours, mais je suis homme de bien : je fais beaucoup de cas de votre charmant époux, et en sa faveur je consens à perdre un pour cent si vous voulez agréer le don de mon cœur. Zephira crut que le philosophe était dans ces momens où le calcul plonge souvent le génie, elle garde le silence. Le sage quitta sa table et se rapprocha de Zephira. —J'ai une jolie maison à Montmartre, où le destin le plus riant vous attend ; je n'ai que soixante ans et un cœur de feu. — Zephira recula ; l'aspect d'un philosophe (1) a quelque chose de repoussant : il prit un air riant : — aimable Zephira, je perdrai deux, elle pâlit en voyant le sage animer sa voix : — trois si vous voulez, elle prit un peu d'eau, son cœur était oppressé. Irrité d'un dégoût trop visible,

(1) Si je fixe bien le portrait de Voltaire.

il

il se leva en fureur et la saisissant, il jura qu'elle ne s'opposerait pas à ses désirs. — Vos cris sont inutiles, je suis seul dans cette maison et déjà cent victimes ont servi mes passions.

C'est peu qu'on acquitte une dette,
L'argent, on me le doit;
Mais pour l'ami qui nous prête,
Il est un autre, un bien plus juste droit!
Je vous ai vue avec ivresse,
Mon ame s'ouvre à la tendresse,
De l'amour écoutez la loi!
Allons ma belle, embrassez-moi?

Zephira saisie d'effroi, s'épuise en vains efforts, une planche posée sur deux tréteaux, va être l'autel où la vertu reconnaîtra l'empire de Vénus. Mais le philosophe lui-même obligé d'employer toute sa force pour contenir Zephira, sent qu'il n'a plus vingt ans. Zephira saisit le moment où le crime gémit de son impuissance et fuit de ce lieu d'horreurs ; le sage court sur ses pas, le fatal escabeau sur

lequel Plutus fut tout-à-coup changé en Céladon, se trouve sur son passage, moins leste que le Dieu, il touche ce meuble et va exhaler contre la porte une fureur trompée.

Zephira arrive au Palais-Royal avant de s'être aperçue qu'elle n'est plus chez *Pierlet*; la fatigue diminue l'effet du sang et elle s'arrête étonnée de se voir hors du danger.

Partout le vice hardi se rit de la misère; plus de ressources, il faut mourir. . . . . . Mourir ! non, le philosophe seul peut, sans crainte, attenter à une vie dont nul ne s'avise d'être le protecteur. Non ! nous ne mourrons pas, la bonté du ciel est grande et le vieux Broli nous attend.

Broli est un fort honnête homme, dans la force de l'âge ; à cinquante-cinq ans Broli, sorti du temple de l'hymen, sourit en apercevant les côtes d'Amathonte; tendre époux un seul fils lui retrace l'image d'une femme adorée que le ciel

trouva trop heureuse sur la terre. Broli, austère moraliste, ne connaissait pas ces unions d'inclination, il appelait cela un libertinage avoué. Il avait assisté au mariage de St-Firmin, en témoin qui croit devoir aux bienséances, mais l'ami ne signa point l'acte. Il reçut Zephira froidement et ne daigna même pas descendre à ces tons de la simple galanterie, la simplicité qui régnait à Beauregard avait, dans son esprit, placé Zephira au rang de ces femmes que l'amour ennoblit; Zephira fut blessée du ton superbe de Broli, homme de bien, il est vrai, mais roturier, et s'il est permis d'être rigoriste, ce n'est qu'à l'égal du fameux la Rochefoucault.

De ce noble fameux que chérit la roture,
Dont l'ame, à la vertu, pourra paraître impure,
Si, dans tous ces écrits, dont l'orgueil est l'auteur,
On peut découvrir l'ame et démêler le cœur.

Zephira prit l'attitude de la vertu et se nomma. Broli fronça le sourcil et la laissa debout. . . Zephira crut qu'il ne l'avait

pas entendue, elle répéta son nom. Broli n'osa pas se livrer à sa vertu, et il avança un siége à Zephira. Les roses reparûrent sur ses traits. Elle parla de Mme. de Saint-Firmin, de l'état de leur fortune et des espérances qu'elle avait fondées sur la renommée. Broli fronça le sourcil : Zephira avait promis d'être discrète, mais elle crut avoir blessé un homme pieux, et elle se vit obligée à la vérité. Broli revint à de plus nobles sentimens ; il témoigna quelque plaisir à voir l'agente de Mme. de Saint-Firmin, et l'assura qu'il lui était dévoué. Broli ne pouvait, dans ce moment, être à Zephira, mais il la pria de lui laisser le nom de son hôtel et lui demanda à déjeûner pour le lendemain : satisfaite, Zephira, de sa jolie main, traça la carte de Cythère et saluant ce rare ami, elle vola dans sa solitude, se livrer aux espérances d'un plus doux avenir.

O toi ! dont les beaux yeux des ris sont le séjour,
L'absence t'est funeste, ingénieux amour !

Mais, peu content des fleurs dont tu pares nos têtes,
Puisqu'un seul pas du temps, effaoe tes conquêtes;
Tu voulus conserver, par un trait tout nouveau,
Ce sentiment exquis, de l'ame le plus beau,

Mais, dans les procédés qu'inventa la science,
Rien ne te parut propre, à fonder ta puissance;
Le stylet de *Defrance* (1), eut pu percer le cœur,
Tu voulais par un charme, enchaîner au vainqueur;
Le pinceau de l'artiste, a, pour ennemi, l'onde,
L'ombre peignit ton aile, amour, tu tins le monde,

Mais tout devient abus sous les doigts des mortels,
Cet humain lourd et plat, qui dessert les autels,
De l'aveugle Plutus, un jour surprit Climène,
Et, du tube charmant l'oie a fourni la veine:
Irrité du larcin, l'amour changea de ton,
Et le cigne amoureux, vola vers Cupidon.

Mais, que ne peut Mondor! à ce fier adversaire,
Le Dieu laissa le droit de fatiguer la terre:
Aux humains délicats, au gentil troubadour,
Cupidon a soufflé l'esprit du noble amour.

---

(1) Femme célèbre par ses traductions des odes d'Anacréon et de Sapho.

Zephira, rentrée chez elle, laissa son esprit voler à Souci, elle peignit Paris et ses habitans (1). Cette douce occupation ne fut point paisible, Broli tourna le bouton.. Ce n'était pas l'heure du rendez-vous, Broli s'excusa de sa promptitude sur la nécessité de prendre quelques renseignemens. Zephira le satisfit; de l'intérêt on descend à l'amitié. Broli s'étonne de la modestie du logement, ce n'était pas l'objet d'un créancier, mais un créancier est un homme et beaucoup d'hommes sont bons, quoiqu'en dise Despaze qui, problement n'a jamais connu que Fabien P.... Elle répond avec modestie. Broli lui peint le logeur comme un homme âpre et sacrifiant tout à ses intérêts; c'est le caractère de tous ceux qui se dévouent au culte de Plutus. Broli proposa l'hôtel de la

(1) Si l'on en croit un austère moraliste, qui prétend que, depuis le représentant du peuple, jusqu'au prêtre, tout est démoralisé, le tableau de Zephira ne dut pas être flatteur.

Chine, mais on lui répondit que l'objet d'un très-court voyage était de solliciter et non de briller. Broli lui objecta qu'une femme jeune et aimable ne pouvait rester dans l'ombre, et que, sans cesser d'être vertueuse, elle pouvait et devait prendre à Paris le ton d'une femme comme il faut. Zephira allait répondre, la porte s'ouvrit, un souper somptueux fut servi; Zephira craignit de retrouver dans Broli le perfide Pierlet; elle se leva et lui ordonna de faire enlever ce service et de sortir sur-le-champ. Broli fit un signe et seul avec la belle, il prit le ton insinuant d'un ami; le titre d'ami de Mme. de St-Firmin comportait certaines libertés qu'un étranger ne se permettrait point. Zephira crut voir le respect sur le front de l'ami et le nom de sa belle-mère lui en imposa. Le souper fut décent, on y mêla, au petit détail des affaires, le piquant des amusemens. Broli quoiqu'honnête homme avait de l'esprit, et dans la société on l'appelait

le Boufflers de la finance; il voulut, dans les bornes de la décence, amuser Zephira, et il la régala de couplets de sa composition.

Tout est divin, dans ce qu'on aime,
La couronne est un petit don ;
Et des saints, l'auréole même,
Paraîtrait de maigre façon, *bis.*

A l'objet que chérit Lycandre,
Il faut le trône de Jupin,
L'homme, au Dieu, qui sait mieux se rendre,
Met la beauté sur le lutrin. *bis.*

Moi qui, d'Eden, lorgne la porte,
Ces vains attraits me touchent peu ;
Dans ma raison auguste et forte,
Mes jouissances sont en Dieu. *bis.*

Auprès de vous, ma belle amie,
Si le cœur, au globe, descend,
C'est moins de vous voir si jolie,
Que par le soin qu'à vous l'on prend. *bis.*

Un sourire divin paya les efforts du moderne La Popeliniere, et Broli, très-content de sa jeune amie, se leva et lui souhaita le bon soir.

Zephira était enchantée : voilà donc un homme qui ne se livre pas exclusivement aux soins minutieux de la fortune, et qui sait appeler les plaisirs sur la route de l'amitié. Nos espérances, jusques-là, avaient été éphémères, notre cœur s'ouvrit à des idées plus claires ; nous nous couchâmes et une de ces douces nuits dont, depuis long-temps, nous n'avions plus la mémoire, nous rendit cette fraîcheur que les dieux nous donnèrent comme l'équivalent de tous les biens.

Broli fut exact, nous nous parâmes à la hâte ; mais quels que fussent nos soins, nous ne pûmes éviter un certain désordre extrêmement piquant. Broli fut décent, c'était un ami, et le déjeûner fut terminé par la promesse de finir cette affaire à notre gré. Broli baisa avec respect la main de Zephira et lui demanda la permission de veiller sur elle pendant son séjour à Paris. Tant de délicatesse charmait Zephira, tombée à Paris au milieu

de gens à large conscience, elle ne pouvait concevoir comment, dès le premier pas, elle n'avait pas découvert M. Broli ; elle en versa presque des larmes de regret. Elle sentit la confiance rendre la paix à son ame ; elle ne s'occupa plus que du soin de recevoir les heureuses nouvelles des succès de l'amitié. Broli reparut à quatre heures et pria Zephira d'accepter un diner au Louvre

Chez le juteux Kolher, on dîne, me dit-on,
Bien mieux que chez Méot, le divin marmiton.

Nous acceptâmes ; même ton, même sécurité. On donnait le Jugement dernier des rois ; il était de mode, parmi les élégantes Carmagnoles, de courir à cette pièce donner des leçons aux princes ; Broli le proposa et nous allâmes à la République. (1) Broli était amateur, mais la société était

(1) Ci-devant le théâtre de la Nation, ci-devant les Français et ci-devant le premier théâtre du Monde.

trop bien composée pour que l'esprit pût s'identifier avec le grand poëte; nous volâmes aux Italiens (1) ; on donnait la Belle Arsenne et Zémire et Azor. Zephira parut aux premières loges ; malgré le simple de mode, toutes les femmes étaient éblouissantes. Notre pâleur, notre négligé, un peu départemental, malgré le zèle de Mlle. Dondei, fameuse couturière-modiste de Souci ; (2) tout fit sensation et la gauche Zephira éclipsa les citoyennes de Paris. Ce premier triomphe séduisit Zephira ; Broli fut salué par tous les notables du théâtre,

Qui, comme fournisseur, le nommaient leur
Mécène,
Parce que, de citeaux, on a la bonne veine.

Broli présenta Zephira comme l'épouse du sémillant Saint-Firmin et les brillans

---

(1) Antique temple du Mélodrame.

(2) Artiste-très piquante et qui sait mieux tourner un chapeau que *Le Roi*.

amis du ci-devant Joli, se déclarèrent les écuyers de la dame. Broli saisissait les allusions, un œil galant se promenait tour-à-tour de la scène à Zephira. Nous étions au bas de Gnide ; une loge s'ouvrit, Isménée et Fidgella, brillantes de tout le pompeux de l'art, parûrent au milieu d'une nuée de merveilleux. Zephira était à la scène, cependant le bruit que firent les élégans, les sourdes acclamations d'un parterre galant fixèrent son attention. Elle crut se tromper ; elle regarda, reconnut sa sœur et rougit. Broli voit son émotion et veut en connaître la cause ;— quelle est cette dame qui accompagne cette jeune personne, dit Zephira, en montrant Isménée ; c'est, répondit Broli, une femme fort aimable qui, depuis dix ans court de Miserus à Plutus, et qui paraît aujourd'hui constante chez ce dernier : à Paris on la nomme Isménée et elle fait les délices de la société ; mais elle se décore du titre pompeux de marquise, lorsqu'elle habite

habite une assez jolie terre à cinq lieues de Paris ; — et la jeune personne, la connaissez-vous ? — pas beaucoup, mais si j'en crois le public, c'est une initiée aux mystères de Callipige; mais quel intérêt?... Pourquoi ces questions?....—Aucun but, l'effet qu'elles font sur le public est mon seul motif....... La vertu est un peu commère, nous laissâmes la scène à gauche et de tous nos yeux nous lorgnâmes la loge des graces. Fidgella était le centre de la galanterie des jolis sans-culottes : il faut croire que la vertu de Zephira était relative, car elle ne put supporter plus longtemps le scandale que donnait sa sœur. Broli observait Zephira et ne disait mot.

Zephira céda à son indignation et Broli la reconduisit. Nous étions tombée des régions où les plaisirs forment la cour de Momus, et les soucis terrestres ombrageaint notre front; Broli raconta mille historiettes amusantes, il aurait réussi, si le domestique n'eût ouvert la portière.

Broli nous demanda la permission de nous présenter le lendemain ses respects et nous salua.

Quelle matière à réflexion, qu'une sœur riche de douze mille francs de rente, que l'on rencontre au spectacle, avec une amie et escortée par tout ce que l'Olympe a de séduisant. Voilà cependant ce qui nous occupe. Nous étions née avec des goûts simples, de jeunes cavaliers, la gloire de leur petit salon, ne nous avaient point adressé d'hommages, parce que les jeunes-gens ressemblent aux papillons, et préfèrent les jardins de Babylone au berceau de Beauregard, et que nous n'avions point de petit salon, et nous trouvions surprenant qu'une sœur legère et charmante fût l'objet des vœux des maîtres de la terre! Quelle simplicité! Telles étaient les idées qui nous occupaient, lorsqu'à midi, Broli vint s'informer de notre santé; nous lui répondîmes par un long soupir. Broli jeta quelques fleurs sur la conduite de Fidgella et cor-

rigea l'amertume de nos pensées. Nous reçumes d'excellentes nouvelles et le soir même nous serions libérée. Zephira se répandit en termes trop éloquens. Broli proposa une course au jardin des Plantes, et nous montâmes en voiture. Zephira ne connaissait pas ce *magnifique* jardin; elle s'extasia à la vue des étiquettes sans nombre qui attestent l'utilité (1) de cet *établissement*; pour nous qui ne sommes pas amateurs des sciences utiles au commun des hommes, nous sortîmes du potager d'Esculape et du haras de Noë, pour descendre chez le C. Cuisin; il pleuvait, il faisait froid, nous fîmes jeter deux falourdes au feu et nous nous abandonnâmes au plaisir d'admirer la nature dans le tableau enchanteur d'une parfaite gastronomie.

---

(1) Depuis que les souverains ont la bonté de se ruiner pour les peuples, si j'excepte les vieux médecins, la nouvelle faculté, de toutes les simples, ne connaît parfaitement que la pariétaire.

Nous ne pûmes, au milieu de nos plaisirs, refuser une réflexion sur l'état brillant de Fidgella ; Broli plaida la cause de la sœur et prétendit que tout était permis à une femme dont l'ame est saine ; il ajouta que, quoique Mme de Beaulys fût connue, elle ne pouvait pervertir personne : une rasade de Champagne appuya ce raisonnement. L'appartement était commode, la table abondante, un feu vif faisait pâlir la lune ; Zephira oublia auprès de l'amitié, les craintes de la nature. Broli déposa sur l'assiette de Zephira la quittance de ses créances, Zephira transportée, renverse la table, les meubles et se jette aux pieds de Broli ; il la relève, sa modestie se refuse à ces démonstrations ; elle veut serrer sès genoux, il se dérobe à son empressement ; elle le suit, il s'échappe ; elle va l'atteindre, il s'appuie contre la cheminée, elle se relève et veut saisir sa main, le pied glisse, elle tombe sur le lit et dans la rapidité de sa chûte, les

jambes suivent le buste, elle va se perdre dans l'obscurité d'une épaisse indienne. Broli craint un accident, il s'enfonce dans les gorges de Gnide et va pénétrer à la grotte d'Amathonte, et déjà d'une voix que la vue de tant de merveilles anime, il prélude sur le hautbois, une des odes d'Anacréon; étourdie par ce tour de force, Zephira laisse son écuyer admirer à son aise les miracles de la nature; mais le ciel ne veut pas que le trovère jette ses sons dans le désert : Zephira revenue à elle, rougit et s'enveloppe des voiles de la pudeur.... Broli sourit et croit à un triomphe, il monte l'instrument sur un ton plus haut et... Zephira frémit d'être seule, elle se trouble à la vue de son séducteur et veut fuir : Broli, en Moncade, (1) a eu pitié des faiblesses de la nature, mais Zephira rendue

---

(1) Comme beaucoup de lecteurs ne vont pas au boudoir des Muses, il est nécessaire d'annoncer que Moncade est l'*homme à bonnes fortunes de Baron*.

à tous les charmes de Daphné, Broli espère tout de la sympathie qui unit Diane à Plutus; mais l'insensible beauté n'a pas une ame faite pour ces délicatesses, tant de bonheur l'embarrasse, elle regrette l'obscurité, le repousse, et saute du lit en souriant du malheureux Broli. Broli se mord les doigts. Qu'un mal-adroit est bête, se dit-il ; il s'excuse auprès de l'offensée, mais à sa gaucherie elle juge que le traître est un sujet de l'amour, elle reprend son schall et veut sortir. Broli va perdre en un instant le fruit de tant de sacrifices, il reprend courage et veut obtenir de l'amitié, ce que les grâces lui refusent ; il prend la voix de T. . . . ., lorsque dans Dago, il veut, au nom de Félicio enchanter la belle Angélica, il est aux pieds de l'honnête débitrice, il déploie l'éloquence du cœur; il avait affaire à l'élève de Diane ; il prend la forme de Plutus ; l'amour lui oppose la plume de ses traits. Furieux de ne pouvoir vaincre le malheur, il saisit le papier

qui contient le bonheur de la famille de Saint-Firmin et ose mettre un prix à ses bienfaits. Zephira ne peut lui répondre. Hé quoi ! lui dit-il, toute la malignité du destin ne peut vous arracher un sourire? Zephira est muette. Hé bien ! continue-t-il, pourrissez dans le malheur, puisqu'il a tant de charmes ; je vous livre à vous-même, adieu. Zephira n'est pas chez elle, il est nuit, elle frémit.... Ciel ! s'écria-t-elle ! à quels hommes, m'as-tu adressée ! à des hommes, lui dit Broli, que le seul plaisir guide et que l'intérêt anime ; des hommes en un mot qui ne voient qu'eux, adieu ! il sort et la livre à toute la fureur du destin. Il est dix heures, il faut prendre un parti, elle répare le désordre de sa parure et descend. L'hôte se présente la carte à la main, ô forfait ! le misérable Broli avait ajouté l'insulte à l'offense. Dix écus lui restent et c'est le seul argent qu'elle possède ; dans son aveugle enthousiasme, elle a ajouté un dégât inutile à la fole dépense

du faux ami, cette dépense excède les dix écus, que faire ? Elle prend l'hôte en particulier, et lui ouvre son porte-feuille ; l'hôte, homme sensible, retourne le porte-feuille, toise la jeune femme et lui tourne le dos en hochant la tête : Zephira ne comprend que trop ce que pense l'hôtelier, elle tombe sur une chaise et fond en larmes. Les galans de 1793, connaissent le pouvoir des pleurs, mais un hôtelier ! notre homme ne pouvait retenir une larme et tout en retournant un plat de foie de veau, que la chaleur pouvait faire tourner, il laissait un regard chercher l'intéressante affligée ; mais les assignats devenaient communs, l'argent ne se voyait plus que chez H. F. ou dans un cabinet de médailles, et notre *écot* montat à deux cent quarante francs........ Un jeune homme élégant descend à l'auberge, il reconnait Zephira et paraît surpris ; trop émue Zephira ne peut le connaître, il va se nommer, elle est en

larmes, il ose une question. Cette curiosité déplaît à Zephira, cette voix ne lui est pas inconnue ! sa belle main tombe un instant sur ses genoux et permet à l'œil... M. de Vénieux ! s'écrie Zephira qui se rappele de la scène de Beauregard. M. de Vénieux ! suis-je assez malheureuse ! elle retombe dans l'abattement. M. de Vénieux lui proteste que tout est oublié et qu'il ne se souvient d'elle que pour expier une bien grave injure. Mais ce n'est pas le lieu ni l'heure de s'expliquer. M. de Vénieux paie l'hôte, supplie Zephira d'accepter son cabriolet. Seule dans une auberge, située dans le quartier le plus isolé, elle a tout à craindre, et seule avec un jeune homme qu'elle connut... Quelle perplexité ! M. de Vénieux n'est plus ce mysantrope ridicule dont l'unique motif de haine contre la nature, était une grande conviction de son mérite, c'est un homme au-dessus de la jeunesse, froid, sensible

et décent. . . Nous montâmes en voiture et descendîmes à notre hôtel.

Zephira ne pense plus, tout, chez elle, est anéanti ; elle frappe, elle entre, elle franchit les quarante-huit dégrès, ouvre la porte et tombe dans un fauteuil sans que l'esprit frappé permette à la nature de dépouiller le cœur du vil de la créature.

Voilà donc ces amis, doit penser Zephira !
Hé ! dans l'impunité, le ciel les laissera ?
Existez-vous, grand Dieu ! pour le bien de la terre,
Ou, selon l'insensé, n'êtes-vous que chimère ?
Et toi, mère cruelle, as-tu juré ma mort ?
Serais-tu la complice, ou l'instrument du sort !
Que vais-je devenir !... Ciel ! Zephira t'en prie,
Donne lui le bonheur, ou ravis lui la vie ?

Laissons, chère lectrice, exhaler la douleur,
Allons au café Turc, j'étouffe de chaleur.

Fin du second Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03138 4921
A 496443

